

H/310/2-4

BIBLIOTHÈQUE
EVECHÉ
JOLIETTE

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT VINGT-SEPTIÈME NUMÉRO

FÉVRIER 1919

SOMMAIRE

COMPTES RENDUS—Archidiocèse de Québec	3
— Diocèse de Montréal	8
— des Trois-Rivières	11
— de Saint-Hyacinthe	12
— de Valleyfield	14
— de Joliette	15
ASIE — LE JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE—AU PAYS DES RAJATS ET DES PARIAS — Communication du R. P. Rossillon, de la Société de Saint-François d'Annecy, vicaire général de Vizagapatam	16
ASIE — AU PAYS DE CONFUCIUS — LES ÉCOLES DU CHANSI SEP- TENTRIONAL — Lettre du R. P. Ephrem Piébourg, fran- çais, professeur à l'École normale catholique de Tai-yuen-fou	41
AFRIQUE — AU CŒUR DU CONTINENT NOIR. — Lettre de Soeur Marie Quodvultdeus, des Soeurs missionnaires de Notre- Dame d'Afrique (Soeurs blanches)	55
AMÉRIQUE — UNE VISITE À LA CORDILLÈRE DES ANDES (Pérou) — LA TERRE — LA FLORE — LES HOMMES — Par le R. P. Philippe Kieffer, de la Congrégation du Saint-Esprit (suite)	65
AFRIQUE — LA CHASSE AU PORC-ÉPIC DANS LA RÉGION DES GRANDS LACS — Lettre du R. P. Pineau, des Pères Blancs, mis- sionnaire au Tanganika	92

MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue Lagachezère

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT VINGT-SEPTIÈME NUMÉRO

FÉVRIER 1919



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprim^eurs, 249 est, rue LaGauchetière

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Etat

Basiliqu
Notre-D
Archevê
Hôtel-D
Ursuline
Hôpital-
Sœurs d
Sœurs d
Saint-P
Saint-Je
Saint-R
Ecole de

A r

Rep
Adalber
Adrien S
Agapit S
Agathe
Alban S
Alexand
Alphons
Ambrois
Anastasi
Ancienn
André S
Ange-G
Ange S
Anne Sa
Anne St
Anselme
Antoine
Antonin
Apollins
Aubert
Augusti
Auréli
Basile S

A r

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

*Etat des recettes de l'Œuvre à la Propagation de la Foi dans
l'archidiocèse de Québec, pour l'année 1918,
82ième année*

VILLE DE QUÉBEC

Basilique.....	\$157 69	Report.....	\$628 53
Notre-Dame de la Garde		Jacques-Cartier.....	24 00
Archevêché.....	10 00	Saint-Sauveur.....	451 89
Hôtel-Dieu.....	67 60	Ecole des Frères.....	104 70
Ursulines.....	40 00	Asile Saint-Michel.....	5 35
Hôpital-Général.....	47 22	Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur	5 50
Sœurs de la Charité.....		Stadacona.....	
Sœurs du Bon-Pasteur..	8 00	St-Malo.....	
Saint-Patrice.....	23 00	Limoilou.....	10 00
Saint-Jean-Baptiste.....	26 25	Sœurs Franciscaines.....	
Saint-Roch.....	227 64	Notre-Dame du Chemin..	75 60
Ecole des Frères.....	21 13		
		A reporter.....	\$1,305 57
A reporter.....	\$628 53		

CAMPAGNE

Report.....	\$1,305 57	Report.....	\$1,759 16
Adalbert Saint.....		Beaumont.....	8 50
Adrien Saint.....		Beauport.....	80 00
Agapit Saint.....	11 00	Benoit-Labre Saint.....	3 00
Agathe Sainte.....		Benjamin Saint.....	
Alban Saint.....		Bernard Saint.....	
Alexandre Saint.....	77 00	Berthier.....	2 00
Alphonse St de Thetford		Bienville.....	28 40
Ambroise Saint.....	35 35	Breakeyville.....	
Anastasie Sainte.....	3 00	Bruno Saint.....	52
Ancienne Lorette.....	127 00	Buckland.....	10 00
André Saint.....		Cajetan Saint.....	15 50
Ange-Gardien.....	10 00	Calixte Saint.....	62 78
Anges SS, de Beauce....	1 00	Camille Saint.....	
Anne Sainte de Beaupré..	20 50	Cap-Santé.....	3 20
Anne Ste de LaPocatière		Cap-Saint-Ignace.....	71 00
Anselme Saint.....	31 30	Casimir Saint.....	100 00
Antoine Saint.....	17 25	Catherine Sainte.....	
Antonin Saint.....	13 50	Charles Saint.....	78 50
Apollinaire Saint.....		Charlesbourg.....	158 45
Aubert Saint.....	7 00	Charny.....	
Augustin Saint.....	65 04	Château-Richer.....	8 25
Aurélie Sainte.....	10 00	Claire Sainte.....	10 10
Basile Saint.....	24 65	Côme Saint.....	3 00
A reporter.....	\$1,759 16	A reporter.....	\$2,402 36

Report.....	\$2,402 36
Cranbourne.....	
Croix Sainte.....	
Christine Saint.....	
Cyrille Saint.....	60
Damase Saint.....	
Damien Saint.....	2 00
David Saint.....	30 00
Denis Saint.....	35 35
Deschambault.....	57 75
Désiré Saint du Lac Noir	
Ecureuils.....	26 00
Edouard St de Frampton	
Edouard St de Lotbinière	68 00
Eleuthère Saint.....	3 50
Elzéar Saint.....	5 21
Emmélie Sainte.....	
Enfant-Jésus.....	50
Ephrem Saint.....	12 47
Etienne Saint.....	5 00
Eugène Saint.....	20 60
Evariste Saint.....	6 00
Fabien Saint de Panet...	
Famille Sainte.....	16 00
Félix Saint du Cap Rouge	
Ferdinand Saint.....	
Ferréol Saint.....	
Flavien Saint.....	15 00
Foy Sainte.....	26 00
François St de Beauce...	50 00
François St du Sud.....	25 00
François St (I. Orléans)..	20 00
Fraserville.....	21 00
Frédéric Saint.....	7 00
Gédéon Saint.....	
Georges Saint.....	32 00
Germain Saint.....	5 00
Germaine Sainte.....	9 00
Gervais Saint.....	2 00
Gilbert Saint.....	4 16
Giles Saint.....	
Grégoire Saint.....	
Grondines.....	25 00
Grosse-Isle.....	
Hélène Sainte.....	23 00
Hénédine Sainte.....	23 00
Henri Saint.....	37 50
Honfleur.....	2 00
Honoré Saint.....	
Inverness.....	
A. reporter.....	\$3,036 00

Report.....	\$3,036 00
Isidore Saint.....	75 00
Ile-aux-Grues.....	19 53
Islet.....	48 42
Issoudun.....	
Jacques St de Parisville..	
Jean-Chrysostôme Saint..	
Jean Saint Deschailons..	15 50
Jean Saint (I. Orléans)...	81 00
Jean Saint Port-Joly.....	
Jeanne Sainte.....	
Joachim Saint.....	28 50
Joseph Saint de Beauce..	32 00
Joseph Saint de Lévis.....	
Julie Sainte.....	
Justine Sainte.....	
Kamouraska.....	22 00
Lambert Saint.....	35 00
Lambton.....	8 00
Laurent Saint.....	
Lauzon, Couvent J. M....	1 50
Laval.....	
Lazare Saint.....	
Leeds.....	
Léon Saint.....	4 32
Léonard Saint.....	
Lévis.....	231 82
Lotbinière.....	31 25
Louis Saint de Courville.	
Louise Sainte.....	7 70
Luc Saint.....	2 08
Ludger St de Fraserville.	
Ludger Saint de Beauce.	
Magloire Saint.....	
Malachite Saint.....	4 00
Marc Saint des Carrières	7 00
Marcel Saint.....	
Marguerite Sainte.....	11 50
Marie Sainte.....	15 65
Martin Saint.....	
Martine Sainte.....	
Maurice Saint.....	
Maxime Saint.....	
Méthode Saint.....	
Michel Saint.....	40 00
Mont-Carmel.....	
Narcisse Saint.....	
Nazaire Saint.....	
Nérée Saint.....	
Nicolas Saint.....	7 00
A. reporter.....	\$3,764 27

Repon
Notre-Da
N.-D. des
N.-D. des
N.-D. du
N.-D. du
Onésime S
Pacôme S
Pamphile
Pascal Sai
Patrice St
Paul Saint
Perpétue S
Pétronille
Philémon
Philippe S
Philomène
Pierre St
Pierre Sai
Pierre Sai
Pierre-Baj
Pintendre
Pointe-au
Pontbrian
Portneuf..
Prosper Sa
Raphaël S
Raymond
A rep
En caisse
Montant d
Legs de fe
" "
" "
Don de De
" de De
Contributi
Succession

...\$3,036 03
 ... 75 00
 ... 19 53
 ... 48 42
 ...
 ...
 ... 15 50
 ... 81 00
 ...
 ... 28 50
 ... 32 00
 ...
 ... 22 00
 ... 35 00
 ... 8 00
 ...
 ... 1 50
 ...
 ... 4 32
 ... 231 82
 ... 31 25
 ...
 ... 7 70
 ... 2 08

Report.....	\$3,764 27
Notre-Dame de Lourdes	
N.-D. des Anges.....	
N.-D. des Laurentides...	
N.-D. du Portage.....	14 20
N.-D. du Rosaire.....	
Onésime Saint.....	14 00
Pacôme Saint.....	9 50
Pamphile Saint.....	20 86
Pascal Saint.....	74 74
Patrice St de Beauvillage.	50
Paul Saint du Buton ...	
Perpétue Sainte.....	
Pétronille Sainte.....	
Phlémon Saint.....	2 00
Philippe Saint.....	8 00
Philomène Sainte.....	
Pierre St de Broughton.	25 50
Pierre Saint du Sud.....	58 00
Pierre Saint (I. Orléans).	100 00
Pierre-Baptiste Saint. ...	
Pintendre.....	7 00
Pointe-aux-Trembles....	46 50
Pontbriand.....	
Portneuf.....	29 17
Prosper Saint.....	
Raphaël Saint.....	
Raymond Saint.....	65 15

A reporter.....\$4,239 39

Report.....	\$4,239 39
Rémi St du Lac-au-Sable	
Rivière-à-Pierre.....	
Rivière-Ouelle.....	
Roch Saint des Aulnaies..	19 74
Romuald Saint.....	20 50
Rose Sainte de Watford.	
Sacré-Cœur de Jésus.....	
Sacré-Cœur de Marie ...	
Sainte-Sabine.....	
Samuel Saint.....	2 00
Sébastien Saint.....	8 00
Séverin Saint.....	
Sillery.....	
Sophie Sainte.....	
Stoneham.....	
Sylvestre Saint.....	8 50
Tewkesbury.....	
Théophile Saint.....	
Thomas Saint.....	65 00
Thuribe Saint.....	
Tite Saint.....	
Ubalde Saint.....	10 30
Valcartier.....	
Vallier Saint.....	5 00
Victor Saint.....	30 00
Villeroy.....	1 05
Zacharie Saint... ..	

Total.....\$4,409 48

RECETTE GÉNÉRALE

4 00
 7 00
 11 50
 15 65
 40 00

En caisse au 31 décembre 1917.....	\$1,557 93
Montant des contributions (1918).....	4,409 48
Legs de feu Rév. L. Hamelin.....	2,749 80
“ “ “ “ Prop. de la Foi de Lyon.....	1,000 00
“ “ “ “ Alf. Dionne.....	100 00
Don de Dame Philomène Morin, Saint-Raphaël.....	500 00
“ de Delle Caroline Guy, Loretteville.....	25 00
Contribution d'un particulier.....	1 00
Succession Parent & Pinguet (pour missions sauvages).....	750 00

Total de la recette...\$11,093 21

7 00

\$3,764 27

DÉPENSES POUR L'ANNÉE 1918

<i>Annales</i> (impression et expédition).....	\$ 630 30
Ornements, vases sacrés et pierres sacrées.....	329 10
Propagation de la Foi de Lyon.....	1,000 00
Mis à la disposition de Son Eminence.....	100 00
Club des Marins (desserte).....	55 00
Sourds-Muets.....	300 00
Vicariat apostolique du Golfe Saint-Laurent.....	500 00
“ “ du Keewatin.....	200 00
“ “ de McKenzie.....	100 00
Aide au Père Evain, missionnaire.....	100 00
Missions de Chine.....	100 00
Mission de Sainte-Aurélie.....	50 00
“ de Sainte-Christine.....	50 00
“ de Coleraine.....	100 00
“ de Saint-Cyprien.....	150 00
“ de Saint-Fabien de Panet.....	60 00
“ de Saint-Gérard.....	100 00
“ du Lac Edouard.....	150 00
“ de la Rivière-Henri.....	50 00
“ de Sainte-Sabine.....	200 00
“ de Stoneham.....	200 00
“ de Valcartier.....	200 00
Missionnaire de Sainte-Apolline.....	150 00
“ de Sainte-Aurélie.....	150 00
“ de Sainte-Christine.....	50 00
“ de Saint-Cyprien.....	200 00
“ de Saint-Damase.....	75 00
“ de Saint-Gérard.....	125 00
“ d'Inverness.....	100 00
“ de Saint-Just de Bretennière.....	250 00
“ du Lac Edouard.....	200 00
“ de Laval.....	150 00
“ de Leeds.....	50 00
“ de Saint-Louis de Gonzague.....	50 00
“ de Saint-Luc.....	200 00
“ de Sainte-Lucie.....	75 00
“ de Saint-Marcel.....	200 00
“ de Saint-Nazaire.....	100 00
“ de Sainte-Sabine.....	100 00
“ de Saint-Théophile.....	50 00
“ de Stoneham.....	250 00
“ de Valcartier.....	200 00
<i>Allocations aux missions sauvages :</i>	
Mgr Latulipe.....	350 00
Mgr Chiasson.....	300 00
Capucins de Ristigouche.....	100 00
Dépense totale.....	\$8,199.40

Recette.
Dépense.

C.

Archev.

Résumé

Recette.....	\$11,093 21
Dépense.....	8,199 40
	<hr/>
Balance en caisse.....	\$ 2,893 81

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI À QUÉBEC :

- M. J.-A. CHARLEBOIS, président,
- M. CYR. TESSIER, vice-président,
- Mgr C.-A. MAROIS, V. G.,
- M. le Chan. J.-C. ARSENAULT, trésorier
- M. J.-ELIE MARTINEAU,
- M. ED. FOLEY,
- L'HON. THOMAS CHAPAIS,
- M. le docteur JOSEPH GOSSELIN,
- M. CYPRIEN LABRECQUE,
- M. J.-P. GARNEAU, secrétaire.

Archevêché de Québec, 30 décembre 1918.

J.-C. ARSENAULT, ptr.

.... \$ 630 30
 329 10
 1,000 00
 100 00
 55 00
 300 00
 500 00
 200 00
 100 00
 100 00
 100 00
 50 00
 50 00
 100 00
 150 00
 60 00
 100 00
 150 00
 50 00
 200 00
 200 00
 200 00
 150 00
 150 00
 50 00
 200 00
 75 00
 125 00
 100 00
 250 00
 200 00
 150 00
 50 00
 50 00
 200 00
 75 00
 200 00
 100 00
 100 00
 50 00
 250 00
 200 00
 350 00
 300 00
 100 00

\$8,199.40

DIOCÈSE DE MONTRÉAL

*Etat des recettes et des dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi,
dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1918*

RECETTES

ILE DE MONTREAL

N.-D. de Grâce.....	\$21 00	Report.....	\$124 50
Notre-Dame-des-Neiges.	5 00	Saint-Henri.....	3 00
N.-D.-des-S.-D. (Verdun)	3 00	Immaculée-Conception..	148 00
N.-D. du Bon-Conseil....	5 53	Saint-Irénée.....	5 40
N.-D. du S.-R. (Villeray)	6 00	St-Jean-Bte-de-Ja-Salle..	10 00
N.-D. du Mont-Carmel..	2 00	St-Joachim (Pte-Claire).	1 00
Sacré-Cœur.....	15 00	Saint-Laurent.....	14 00
Sainte-Anne.....	20 00	Saint-Pierre (Ot ats)....	194 80
Saint-Bernardin.....	10 00	Saint-Pierre-aux-Liens..	1 50
Sainte-Cécile.....	1 45	Saint-Stanislas.....	25 00
Saint-Denis.....	25 00	T.-S.-N.-de-Jésus, (Maison.)	15 00
St-Enf.-J. (Pte-aux-T.)..	5 52	Saint-Vincent-de-Paul...	93 50
Saint-Gabriel.....	5 00		
		Total.....	\$635 70
A reporter.....	\$124 50		

COMMUNAUTÉS

Sœurs de l'Hôtel-Dieu.....	\$51 13
Le Carmel.....	10 00
Collège de Montréal.....	40 00
	Total.....
	\$101 13
Particuliers.....	137 61

CAMPAGNE (RIVE NORD)

L'Assomption.....	\$48 00	Report.....	\$142 61
Sainte-Anne-des-Plaines	12 00	St-Louis de Terrebonne..	46 00
Saint-Augustin.....	6 00	Saint-Martin.....	60 00
Saint-Canut.....	1 40	Saint-Paul-l'Ermite.....	26 25
Saint-Charles (Lachenaie)	6 70	Saint-Placide.....	50
Sainte-Dorothée.....	7 00	Sainte-Rose.....	5 00
Saint-François-de-Sales..	16 50	Sainte-Scholastique.....	7 50
Saint-Gérard-Majella....	16 20	Saint-Sulpice.....	15 00
Saint-Hermas.....	12 00	Sainte-Thérèse.....	10 00
Saint-Janvier.....	15 00	Saint-Vincent-de-Paul...	17 00
Saint-Joseph-du-Lac....	1 81		
		Total.....	\$329 86
A reporter.....	\$142 61		

La Nat. de la B.V.
N.-Dame-Auxiliai
N.-D. du Mt-C.(L
Sainte-Anne (Var
Saint-Antoine(Lo
St-Bernard, (Lac
Saint-Constant....
Saint-Cyprien.....
Saint-Edouard....
Ste-Famille (Bou
St-Frs-X.(Caughn

A reporter....

Pierres sacrées.....
Succession Brunet
Annales vendues..
Intérêt (succession
Intérêt sur fonds

RÉCA

Ile de Montréal..
Campagne.....
Communautés.....
Particuliers.....
Diverses sources..

Mission syrienne.
Missions des Père
Mission de Saint-
" de Caugh
" de Saint-
Mgr Latulippe....
Mgr Breynat.....
Œuvre des taberr
Institution des c
Pierre d'autel....
Frais d'administr

CAMPAGNE (RIVE SUD)

La Nat. de la B. V. M. Lap.	\$60 00	Report.....	\$239 63
N.-Dame-Auxiliatrice....	2 00	St-Frs-X. (Verchères)....	34 97
N.-D. du Mt-C. (Lacolle)	4 70	Saint-Hubert.....	15 00
Sainte-Anne (Varenes).	21 00	St-Jacques-le-Mineur....	8 52
Saint-Antoine(Longueuil)	2 50	Saint-Lambert.....	4 33
St-Bernard, (Lacolle-Sud)	2 48	Ste-Marguerite(L'Acadie)	1 56
Saint-Constant.....	90 45	Saint-Michel.....	23 80
Saint-Cyprien.....	30 50	St-Paul (Isle-aux-Noix).	7 00
Saint-Edouard.....	2 00	Saint-Reml.....	111 00
Ste-Famille (Boucherville)	19 00	T.-Ste-Trinité(Contrecoeur)	41 00
St-Frs-X.(Caughnawaga)	5 00	Saint-Valentin.....	2 00
<hr/>		<hr/>	
A reporter.....	\$239 63	Total.....	\$488 81

DIVERSES SOURCES

Pierres sacrées.....	\$120 50
Succession Brunet dit Letarg.....	78 56
Annales vendues.....	13 00
Intérêt (succession Gravel).....	20 00
Intérêt sur fonds de réserve.....	551 20
<hr/>	
Total.....	\$783 26

RÉCAPITULATION POUR L'ANNÉE 1918

Ile de Montréal.....	\$635 70
Campagne.....	818 67
Communautés.....	101 13
Particuliers.....	137 61
Diverses sources.....	783 26
<hr/>	
Grand Total.....	\$2,476 37

DÉPENSES DE L'ANNÉE 1918

Mission syrienne.....	\$200 00
Missions des Pères Oblats.....	194 80
Mission de Saint-Amable.....	200 00
" de Caughnawaga.....	600 00
" de Saint-Colomban.....	500 00
Mgr Latulippe.....	400 00
Mgr Breynat.....	200 00
Œuvre des tabernacles.....	100 00
Institution des Sourds-Muets.....	50 00
Pierre d'autel.....	27 00
Frais d'administration.....	306 07
<hr/>	
Total des déboursés....	\$2,777 87

tion de la Foi,
18

..... \$124 50
..... 3 00
ion.. 148 00
..... 5 40
alle.. 10 00
aire). 1 00
..... 14 00
..... 194 80
ens.. 1 50
..... 25 00
(Maison.) 15 00
aul... 93 50

..... \$635 70

..... \$51 13
..... 10 00
..... 40 00

..... \$101 13
..... 137 61

..... \$142 61
onne. 46 00
..... 60 00
..... 26 25
..... 50
..... 5 00
..... 7 50
..... 15 00
..... 10 00
aul... 17 00

..... \$329 86

RÉSUMÉ

En Caisse le 31 décembre 1917.....	\$2,331 86
Recettes de l'année 1918.....	2,476 37
Total.....	\$4,808 23
Dépenses de l'année 1918.....	2,777 87
En caisse, le 31 décembre 1918.....	\$2,030 36

Archevêché de Montréal, 6 février 1919.

J.-A. MOUSSEAU, ch.

Treasorier.

DIO
PR

- Sacré-Coeur.....
- Saint-Adelphe....
- Saint-Alexis.....
- Sainte-Angèle ...
- Ste-Anne-de-la-F
- Saint-Barnabé ...
- Saint-Bernard....
- Saint-Boniface...
- Sainte-Cécile.....
- Saint-Charles....
- Saint-Didace.....
- Saint-Edouard...
- Saint-Elie.....
- Saint-Etienne ...
- Sainte-Flore.....
- Sainte-Geneviève
- Saint-Georges....
- Saint-Ignace-du-
- Saint-Jacques-des
- Saint-Jean-des-P
- Saint-Jean-Bapti
- St-Joseph-de-la-l
- Saint-Justin.....
- Saint-Léon.....
- Saint-Luc.....
- Saint-Marc.....
- Saint-Mathieu...
- Saint-Maurice....
- Saint-Narcisse...
- Saint-Louis.....

A reporter..

Aux paroisses par
 Œuvres diocésain
 Mgr E.-A. Latuli
 Œuvre des Taber
 Annales de 1918.

En caisse le 31 dé
Recettes de 1918.

Dépenses de 1918

En caisse le 31 dé
Evêché des Tro

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES
PROPAGATION DE LA FOI EN 1918

RECETTES

..... \$2,331 86
 2,476 37
 \$4,808 23
 2,777 87
 \$2,030 36

Sacré-Coeur.....	\$22 50	Report.....	\$965 95
Saint-Adelphe.....	79 50	Saint-Paul-de-Gd'-Mère.	52 50
Saint-Alexis.....	12 70	Saint-Paulin.....	27 00
Sainte-Angèle.....	4 00	Saint-Philippe.....	64 55
Ste-Anne-de-la-Pérade..	90 00	St-Pierre-de-Shawinigan	64 25
Saint-Barnabé.....	58 50	Saint-Prosper.....	48 52
Saint-Bernard.....	24 00	St-Roch-de-la-Mékinac..	6 00
Saint-Boniface.....	71 50	Saint-Sévère.....	62 00
Sainte-Cécile.....	15 00	Saint-Séverin.....	39 45
Saint-Charles.....	4 00	Saint-Stanislas.....	53 00
Saint-Didace.....	49 00	Sainte-Thècle.....	70 70
Saint-Edouard.....	4 45	St-Théodore-de-la-G.-A	1 00
Saint-Elie.....	35 40	Saint-Théophile-du-Lac.	10 50
Saint-Etienne.....	41 30	Saint-Thomas-de-Caxton	2 50
Sainte-Flore.....	49 00	Saint-Timothée.....	22 00
Sainte-Geneviève.....	39 40	Saint-Tite.....	60 50
Saint-Georges.....	2 00	Sainte-Ursule.....	46 10
Saint-Ignace-du-Lac....	1 50	Almaville.....	36 50
Saint-Jacques-des-Piles.	12 00	Batiscan.....	66 60
Saint-Jean-des-Piles....	10 00	Cap-de-la-Madeleine....	41 00
Saint-Jean-Baptiste....	3 50	Champlain.....	69 65
St-Joseph-de-la-Mékinac	1 00	La Pointe-du-Lac.....	16 00
Saint-Justin.....	60 00	Les Trois-Rivières.....	228 15
Saint-Léon.....	66 00	Louiseville.....	107 04
Saint-Luc.....	28 00	M-skinongé.....	97 00
Saint-Marc.....	18 00	Mort-Carmel.....	42 72
Saint-Mathieu.....	16 00	N.-D. des Neiges.....	12 00
Saint-Maurice.....	59 00	N.-D. des VII Allégresses	10 00
Saint-Narcisse.....	72 70	Yamachiche.....	48 50
Saint-Louis.....	16 00	Un bienfaiteur.....	100 00

A reporter..... \$965 95 Total..... \$2,471 68

DÉPENSES

Aux paroisses pauvres.....	\$1,967 50
Œuvres diocésaines.....	300 00
Mgr E.-A. Latulipe.....	100 00
Œuvre des Tabernacles.....	20 00
Annales de 1918.....	137 70

Total des dépenses. \$2,525 20

RÉSUMÉ

En caisse le 31 décembre 1917..... \$ 2,532 50
 Recettes de 1918..... 2,471 68

Total..... \$5,004 18

Dépenses de 1918..... 2,525 20

En caisse le 31 décembre 1918..... \$2,478 98

Evêché des Trois-Rivières, 14 janvier 1919.

J.-E. PAQUIN, ptre, chan., *trésorier.*

USSEAU, ch.

Trésorier.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE

PROPAGATION DE LA FOI EN 1918

RECETTES

Saint-Hyacinthe (Cath.)	\$257 75	Report.....	\$2,016 80
Saint-Aimé.....	110 00	Saint-Nazaire-d'Acton...	12 00
Saint-Antoine.....	110 00	Sainte-Victoire.....	12 00
Saint-Denis.....	108 50	Saint-Paul.....	11 50
Saint-Pic.....	105 00	S.-F.-X. (West-Shefford)	11 00
Saint-Mathieu (Belœil)..	90 02	St P.-de-V. (Pike-River)	11 00
Saint-Ephrem-d'Upton..	82 00	Saint-Jude.....	10 00
S.-N.-de-M. (Marieville)	80 00	Saint-Thomas-d'Aquin..	10 00
St-Bernardin (Waterloo)	74 00	St-V-Ferrier, (Adamsville)	10 00
Saint-André-d'Acton....	70 00	Saint-Barnabé.....	8 00
Saint-Ange-Gardien.....	62 50	Notre-Dame-de-Sorel....	8 00
Saint-Pierre (Sorel)	60 00	Saint-Robert.....	8 00
Saint-Simon.....	54 00	S.-Cœur-de-M. (Granby)	8 00
St-Georges (Henryville).	45 00	St-Edouard (Knowlton).	7 50
S.-J.-Bte (Roxton Falls)	45 00	Sainte-Rosalie.....	7 50
Saint-Joseph-de-Sorel ...	44 00	St-Grégoire-d'Iberville..	7 40
Saint-Hugues.....	40 00	Saint-Marcel.....	6 00
St-Hyacinthe (N.-D.)....	40 00	Saint-Mathias.....	6 00
Sainte-Brigide-d'Iberville	35 00	Sainte-Pudentienne.....	6 00
Saint-Dominique.....	35 00	Ste-R.-de-L. (Sweetsburg)	6 00
Saint-Théodore-d'Acton.	33 00	Saint-Marc.....	5 75
Saint-J.-Bte-de-Rouville	32 00	St-Michel (Rougemont).	5 00
Saint-Damase.....	30 50	N.-D.-de-Stanbridge)....	4 58
Saint-Hilaire.....	29 50	St-Bernard (Michaudville)	4 50
Saint-Charles.....	27 88	Saint-Ignace.....	4 50
Saint-Ours.....	25 00	Sainte-Croix (Dunham)	4 00
Saint-Sébastien-d'Iberville	23 50	Sainte-Sabine.....	4 00
Saint-Damien (Bedford)	21 00	Sainte-Anne-de-Sabrevois	3 00
St-Athanase (Iberville)..	20 00	St-F.-d'Ass. (Frelighsburg)	2 50
Sainte-Angèle-Monnoir.	18 15	Saint-Armand.....	2 50
Sainte-Hélène.....	16 50	St-Louis-de-Bonsecours.	2 25
St-Romuald (Farnham).	16 00	St-Jacques (Clarenceville)	1 85
Saint-Alexandre.....	15 00	N.-D.-de-B. (Richelieu).	1 50
Saint-Césaire.....	15 00	St-Alphonse-de-Granby.	1 00
Sainte-Marie-Madeleine.	15 00	Sainte-Anne-de-Sorel....	
La-Présentation.....	15 00	Sainte-Cécile-de-Milton.	
Saint-Roch-de-Richelieu	13 00	St-Joachim-de-Shefford.	
Saint-Valérien....	13 00	Saint-Liboire.....	

A reporter... \$2,016 80

Recette totale.... \$2,139 63

A diverses nissio
Aux œuvres dioc
Annales en 1918..

Recettes de l'anné
Différence en cais

Dépenses de l'ann

Différence en cais

Evêché de Sain
le 18 janvie

DÉPENSES

A diverses missions ou œuvres étrangères	\$1,000 00
Aux œuvres diocésaines : écoles et paroisses.....	953 48
Annales en 1918.....	191 15
	<hr/>
Dépense totale.....	\$2,144 63

RÉSUMÉ

Recettes de l'année 1918.....	\$2,139 63
Différence en caisse au 31 décembre 1917.....	205 00
	<hr/>
Recette totale.....	\$2,344 63
Dépenses de l'année 1918	2,144 63
	<hr/>
Différence en caisse au 31 décembre 1918.....	\$ 200 00

Evêché de Saint-Hyacinthe,
le 18 janvier 1919.

A.-M. DAoust, ch.,
Trésorier.

THE

918

rt.....	\$2,016 80
Acton...	12 00
.....	12 00
.....	11 50
hefford)	11 00
-River)	11 00
.....	10 00
Aquin..	10 00
amsville)	10 00
.....	8 00
orel....	8 00
.....	8 00
ranby)	8 00
witon).	7 50
.....	7 50
rville..	7 40
.....	6 00
.....	6 00
re.....	6 00
stsburg)	6 00
.....	5 75
mont).	5 00
ge)....	4 58
idville)	4 50
.....	4 50
ham)	4 00
.....	4 00
brevois	3 00
ghsburg)	2 50
.....	2 50
sours.	2 25
ceville)	1 85
lieu).	1 50
anby.	1 00
rel....	
lton.	
fford.	
.....	
	<hr/>
le....	\$2,139 63

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD

Rapport de la Propagation de la Foi pour l'année 1918

RECETTES

Ste-Cécile-de-Valleyfield..	\$102 00	Report.....	\$736 38
St-Michel-de-Vaudreuil....	75 00	Sainte-Clotilde.....	5 00
Saint-Polycarpe.....	60 00	Saint-Pierre-des-Cascades..	4 30
Saint-Timothée.....	51 20	St-Frs-Xavier-de-Pte-Fort.	4 00
Ste-Justine-de-Newton...	40 00	Saint-Régis.....	3 80
St-Clément-de-Beauharnois	38 50	St-Patrice-d'Hinchinbrooke	3 00
Sainte-Marthe.....	27 92	Sainte-Barbe.....	2 50
Saint-Jean-Chrysostôme...	27 00	Sainte-Agnès-de-Dundee..	1 00
St-Joachim-de-Châteauguay	26 56	Collège de Rigaud.....	5 00
Sainte-Martine.....	25 00	“ de Valleyfield.....	5 00
T.-S.-Sacrement-d'Howick	19 00	Couvent de Beauharnois...	5 00
Saint-Clet.....	18 10	“ des Cèdres.....	5 00
Saint-Etienne.....	14 50	“ de Châteauguay..	5 00
Saint-Joseph-de-Soulanges	12 50	“ de Coteau-du-Lac	5 00
Ste-Madeleine-de-Rigaud..	12 50	“ d'Huntingdon....	5 00
Saint-Lazare.....	11 50	“ de St-J.-Chrysost.	5 00
Saint-Stanislas-de-Kostka.	11 00	“ de St-La-de-Gonz	5 00
Saint-Zotique.....	11 00	“ de Sainte-Martine	5 00
Saint-Anicet.....	10 00	“ de St-Polycarpe..	5 00
Saint-Antoine-Abbé.....	10 00	“ de Rigaud.....	5 00
Ste-Claire-d'Assise-de-R.-B.	10 00	“ de St-Timothée..	5 00
St-Ignace-de-Cot.-du-Lac.	10 00	“ de Valleyfield....	5 00
Ste-J.-Chan-de-l'Île Perrot	10 00	“ de Vaudreuil.....	5 00
Immac.-Con.-de-Bellerive.	10 00	Hospice de Beauharnois...	5 00
St-Joseph-de-Huntingdon.	10 00	“ de Valleyfield.....	5 00
Saint-Louis-de-Gonzague..	10 00	Hôtel-Dieu.....	5 00
St-Malachie-d'Orms town...	10 00	Manoir de Châteauguay...	5 00
St-Médard-de-Côteau Stat.	10 00	Monastère des Clarisses....	5 00
Sainte-Philomène.....	10 00	Sœurs de la Sainte Famille	
St-Romain-d'Hemmingford	10 00	(Collège de Valleyfield).	2 00
St-Télesphore-de-Monijoie	10 00	Sœurs de la Sainte Famille	
T.-S.-Rédempteur.....	10 00	(Collège de Rigaud).....	1 00
Saint-Urbain.....	10 00	Sœurs de la Sainte Famille	
St-Thomas-d'Aquin, Hudson	5 10	(Evêché de Valleyfield).	1 00
A reporter.....	\$738 38	Total....	\$866 08

DÉPENSES

Aux paroisses pauvres.....	\$650 00
<i>Annales</i> (impression et expédition).....	77 97
En caisse à l'archevêché de Valleyfield.....	138 11

Total des dépenses.....\$866 08

J. DORAIS, ptre,
Directeur des œuvres diocésaines.

Evêché de Valleyfield, 30 décembre 1918.

Cathédrale.....
Berthierville.....
Chertsey.....
Lanoraie.....
Lavaltrie.....
L'Epiphanie.....
Ile-du-Pas.....
Notre-Dame-de-
Rawdon.....
Saint-Alexis.....
Saint-Ambroise.....
Saint-Alphonse.....
Saint-Barthélem
Sainte-Béatrix.....
Saint-Calixte.....
Saint-Cléophas.....
Saint-Côme.....
Saint-Cuthbert..
Saint-Damien...
Saint-Edmond...
Sainte-Elisabeth
Sainte-Emmélie
Saint-Emile.....

A report

Total des quêtes.
Recettes extraor
Legs de feu Amb

Saint-Guillaume
Notre-Dame-de-
Saint-Edmond...
Saint-Emile.....
Saint-Zénon.....
Saint-Calixte...
Mgr J. Forbes...
Mgr E.-A. Latul
Annales.....

Recettes de 1918.
Dépenses de 1918

En caisse le 31 d
Evêché de Joli

ASIE

Le Journal d'une Infirmière

AU PAYS DES RAJAHS ET DES PARIAS

Communication du R. P. ROSSILLON, de la Société
de Saint-François d'Annecy, vicaire général
de Vizagapatam

LA grande guerre a fait surgir des légions de héros. Ils appartiennent à toutes les classes, et tous méritent d'être chantés.

Puisque l'horrible conflit a fait tant d'infirmes, il fallait que la Providence suscitât en nombre incalculable des infirmières. Et c'est ce que l'on a vu. De tous les coins de la France, elles se sont levées par milliers pour courir à cette croisade du dévouement. A l'hôpital, à l'ambulance, sur le champ de bataille, de jour, de nuit, avec une tendresse, une intelligence, une délicatesse infinies, elles ont ainsi soigné — faut-il dire bercé ? — tout un peuple de blessés, de mutilés, de malades.

* * *

Il ne m'appartient point de faire le panégyrique de ces "mamans héroïques".

Leurs noms
des monumens
vés dans la n
Femmes de
retrouvées so
n'ayant qu'un
dévouement
des couronne
faudra les dé
éloge pour qu
insiste sur un

Aussi bien
Le beau de
pelle d'autres
plus parfait
l'arrière du f
de cette arm
font les infir
léproseries, l
De même
Elles trava
en travailler
France dont
à celle de Di
Si je ne cr
des choses st
vibrer en let

Leurs noms, pour n'être pas inscrits sur des drapeaux ou des monuments, passeront à la postérité profondément gravés dans la mémoire et, surtout, dans le cœur de la France.

Femmes du monde et religieuses se sont, dans cette crise, retrouvées sœurs du même sang, dignes les unes des autres, n'ayant qu'une rivalité, se surpasser les unes les autres en dévouement et en sacrifice, et si, après la guerre, on dresse des couronnes, ce sera au corps entier des infirmières qu'il faudra les décerner. Trop de voix autorisées ont fait leur éloge pour qu'un pauvre missionnaire, un " barbu d'Orient " insiste sur un pareil sujet.

* * *

Aussi bien, en ce moment, je rêve d'autres infirmières.

Le beau dévouement des infirmières militaires m'en rappelle d'autres qui travaillent et meurent, elles aussi, avec le plus parfait dévouement, la délicatesse la plus exquise, à l'arrière du front tenu par les missionnaires. Je veux parler de cette armée de religieuses — elles sont 45,000 — qui font les infirmières dans les hôpitaux, les dispensaires, les léproseries, les huttes des pays infidèles.

De même que les infirmières suscitées comme à une fête.

Elles travaillent pour Dieu, mais avec la conviction que, en travaillant pour Dieu, elles travaillent un peu pour la France dont la gloire a toujours été unie si indissolublement à celle de Dieu et de son Eglise.

Si je ne craignais d'être indiscret, je pourrais vous confier des choses surprenantes sur le patriotisme qui ne cesse de vibrer en leur cœur de Françaises. Je n'aurais qu'à publier

quelques-unes de leurs lettres écrites à la dérobée — elles ont si peu le temps d'écrire ! — Vous verriez comment ces âmes tout à Dieu savent prendre leur part de la grande tribulation, exprimer leurs craintes, leurs sympathies, leur compassion pour les douleurs de l'heure présente et... leurs invincibles espoirs dans l'avenir. Mais je ne le ferai point ! Ce serait froisser la fleur de délicatesse et d'humilité qui est d'ailleurs, une des parures de leurs voiles.

— * * *

La relation suivante vous initiera à la vie de sacrifice de ces " infirmières des missions ". C'est un journal écrit à la hâte par l'une d'elles. Son nom ne sera pas révélé. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle se dévoue en ce moment dans un hôpital de l'Inde anglaise. En vous livrant ces quelques feuillets, je n'ajouterai qu'une recommandation : tandis que vous admirerez son zèle, dites-vous bien que toutes ses sœurs lui ressemblent.

I

3 janvier. — Quelle joie ! Nous voici enfin installées dans l'hôpital promis à notre dévouement.

Notre premier mouvement après y être entrées a été de remercier Notre-Seigneur et de mettre l'établissement sous sa divine protection. Ce n'était pas une précaution inutile, puisque c'est un hôpital païen, bâti pour une ville païenne, et tenu jusqu'ici par des païens.

D'un coup d'œil, nous nous sommes convaincues que beaucoup de besogne nous y attend. La lingerie est en lambeaux ; les armoires sont en désordre ; les parquets connaissent à

peine le ba
Hindous, qu
preté les m
mettons au
jouer du bal
de 30 degré
nous venues
tout !

5 janvier
habitation,

Comme si
de la ville,
comme hori
immensité.
canons, par
et la mer at

Le chiffre
religieuses,

Le médec
bilité et de
devons d'êtr
corrects. Le
sont turbul
savent à qu
e renvoi sa

(1) Le mar
1718, mort à
les luttes sou
1740 à 1766.
et fait prison

peine le balai ; la literie est habitée... Evidemment les Hindous, qui se baignent si souvent, n'ont pas sur la propriété les mêmes idées que nous. Allègrement nous nous mettons au travail. Pendant plusieurs jours il va falloir jouer du balai et du torchon à tour de bras. Par un soleil de 30 degrés ce ne sera guère rafraîchissant ! Mais sommes-nous venues ici pour nous rafraîchir ?... Dieu soit béni de tout !

II

5 janvier. — Nous avons pris contact avec notre nouvelle habitation, — notre champ de bataille, devrais-je dire.

Comme situation c'est splendide. L'hôpital est au sommet de la ville, sur un mamelon qui domine tout, avec, au loin, comme horizon, la mer et la ligne blanchâtre qui borne son immensité. De Bussy (1) avait autrefois braqué ici ses canons, paraît-il. De Bussy a disparu ; mais la colline reste, et la mer aussi, qui en cette saison est très bleue.

Le chiffre des malades varie entre 110 et 150. Pour trois religieuses, c'est une famille suffisamment nombreuse !...

Le médecin-chef, un Anglais protestant, est parfait d'amabilité et de prévenances. C'est, d'ailleurs, à lui que nous devons d'être ici. Les autres docteurs, tous païens, sont très corrects. Les étudiants en médecine — une quarantaine — sont turbulents ; mais ils s'appriivoiseront rapidement. Ils savent à quoi les exposerait une incartade vis-à-vis de nous ; le renvoi sans rémission !

(1) Le marquis de Bussy et Castelnaud, né à Bucy (près Soissons) en 1718, mort à Pondichéry en 1785. Il prit une part glorieuse à toutes les luttes soutenues dans l'Inde par les Français contre les Anglais de 1740 à 1766. Il fit lever en 1748 le siège de Pondichéry, mais fut battu et fait prisonnier au combat de Vandavaki.

III

10 janvier. — Grande nouvelle ! Nos malades commencent à nous regarder avec moins de méfiance et à nous parler.

Des Sœurs à l'hôpital ! c'était si nouveau pour eux !...

Beaucoup, d'ailleurs, ignorent qui nous sommes et pour quoi nous avons embrassé la profession d'infirmières.

Ils ne savaient, d'abord comment nous appeler. Le nom de "vierges blanches" a jailli des lèvres de deux ou trois qui nous connaissaient déjà, et tous l'ont maintenant adopté, avec cette variante que l'une est "la grande vierge", la deuxième "la vierge moyenne", et la troisième "la petite vierge".

* * *

Pauvres chers malades ! comme nous les aimons déjà.

Notre affection pour eux provient de la commisération qu'ils nous inspirent. Il y a tant de souffrances ici ! L'hôpital est comme un musée où se sont donné rendez-vous les fièvres les plus atroces, les tumeurs les plus affreuses, les maladies les plus repoussantes.

Puis, nous sommes religieuses, et nous ne pouvons oublier que, à peu d'exceptions près, tous ces pauvres clients sont païens, et regardent avec de grands yeux étonnés le Christ que nous portons sur nos guimpes. Notre charité s'en augmente d'autant. C'est un amour qui craint, qui souffre pour leurs âmes, qui voudrait les sauver. Cela viendra !

Avant tout il faut que la confiance naisse dans ces cœurs aigris et rebutés et pour cela il faut absolument que nous parvenions à parler couramment leur langue.

Nous cons
de notre ten
bégayer. Ma

J'ai surpr

" — Sais
télougou ?
si vite ? "

12 janvie

Nous en av
peine pouvo

Le règlem
du matin à
tout notre t

Il faut su
côté d'eux po
des remèdes
surveiller les

Nous nou
est vrai ; ma

Le matin,
de perdre ur
sépare de l'é
pris cet inco
ne peuvent s
pénible où s
une chapelle.

Nous consacrons à l'étude du *télougou* toutes les minutes de notre temps libre. Hélas ! nous ne pouvons encore que le bégayer. Mais déjà ce bégaiement leur fait plaisir.

J'ai surpris des conversations de ce genre :

— Sais-tu que la *vierge blanche* commence à parler télougou ? Faut-il qu'elle ait de la cervelle pour apprendre si vite ? ”

IV

12 janvier. — Je parlais de temps libre avant-hier... Nous en avons bien peu ! Nos journées sont si remplies qu'à peine pouvons-nous accomplir nos exercices religieux.

Le règlement veut que nous soyons à l'œuvre de six heures du matin à neuf heures du soir. A part le moment des repas, tout notre temps appartient aux malades.

Il faut surveiller la préparation de leurs aliments, être à côté d'eux pour les leur faire prendre, assister à la distribution des remèdes, veiller à la propreté, aider aux opérations, surveiller les entrées et les sorties, etc.

Nous nous sommes partagé la besogne entre nous trois, il est vrai ; mais elle n'en est pas diminuée pour autant.

Le matin, si l'on veut entendre la messe, il ne s'agit pas de perdre une minute. Un quart d'heure de marche nous sépare de l'église. Mais, patience ! Notre bon docteur a compris cet inconvénient, de même qu'il a compris que nos âmes ne peuvent se passer du réconfort divin, dans le milieu si pénible où s'écoule notre vie. Il nous a promis sous peu une chapelle.

20 janvier. — Nos jours se suivent et se ressemblent.

Chaque matin défilent sous nos yeux toutes les misères humaines. Des centaines de malades viennent chercher "une bonne médecine", comme ils disent. Jusqu'à midi, consultations, auscultations, opérations, prescriptions se suivent. Entre temps, surveillance des médicaments, du linge, de la nourriture.

Pour être sûres d'avoir du bon lait, nous faisons traire les vaches devant nous. Les bons bergers hindous trouvent tout naturel de couper le lait avec de l'eau et malheureusement de l'eau sale !

Toute une série de petites coutumes de ce genre, peu favorables au bon fonctionnement de l'établissement, florissait par ici. Il fallait leur signifier leur congé sans froisser les intéressés. Nous y parvenons, car on se rend compte que nous ne sommes ici que pour nous consacrer aux malades.

En terre païenne, le dévouement est la clef des cœurs. On ne peut voir longtemps les "Viergès blanches" se faire les servantes des pauvres et des misérables, se sacrifier jour et nuit, sans éprouver pour elles un commencement d'estime et d'affection.

* * *

29 janvier. — Une constatation qui me réjouit plus que tout le reste, c'est que nos malades commencent à nous témoigner un peu de confiance. Notre charité et la grâce de Dieu agissent sur elles comme les rayons du soleil sur les rosiers du printemps. Ces pauvres âmes, jusque-là repliées

sur elles-mêmes nous confient quelques détails, le meilleur épisode pour quelque chose.

Nous ne sommes pas à la fête de sainte Vierge ce grand événement de cœurs. Quand qu'aux confidences tendre pour nous donner ces vertus seules à elles on fait endurcis.

2 février. -

Il m'a regardé puis, tout à coup

" — Vierge "

" — Oui ! "

" — As-tu "

" — J'en ai "

tre se porte l

" — Tu as "

" — Oui. "

" — Et bee "

" — Beauc demander tou

sur elles-mêmes, s'entr'ouvrent, expriment leurs sentiments, nous confient leurs misères, se hasardent à nous donner quelques détails sur leurs familles. Ce dernier signe est la meilleur épreuve que l'heure de la grâce n'est plus éloignée pour quelques-unes d'entre elles.

Nous ne saurions oublier que l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête de saint François de Sales. En Savoie, la dévotion à ce grand évêque est innée, on peut le dire, dans tous les cœurs. Quand un Savoyard s'expatrie, il l'emporte jusqu'aux confins du monde. Combien l'admirable saint était tendre pour les misérables et les pécheurs ! Dieu veuille nous donner un peu de sa bonté, de sa suavité, de sa patience ! Ces vertus sont les meilleures armes de l'infirmière. Grâce à elles on fait victorieusement le siège des cœurs les plus endurcis.

VI

2 février. — Un poitrinaire m'a appelée près de son lit.

Il m'a regardée tout d'abord fixement de ses yeux pâles ; puis, tout à coup :

“ — Vierge blanche, as-tu encore ta mère ?... ”

“ — Oui ! par la grâce de Dieu, elle vit encore. ”

“ — As-tu des sœurs ? ”

“ — J'en avais deux. La plus âgée vient de mourir ; l'autre se porte bien. ”

“ — Tu as aussi des frères, sans doute ?... ”

“ — Oui. ”

“ — Et beaucoup de parents qui t'aimaient ?... ”

“ — Beaucoup..... Mais pourquoi te fatigues-tu à me demander tout cela ?... ”

“ — C'est que, vois-tu, en te voyant travailler ainsi, toi une dame, mon cœur est ému... Comment ? Tu as une mère, une sœur, des frères, des amis, des parents au pays du *Sima*. Ta vie aurait été douce là-bas. Pourquoi donc as-tu quitté la joie pour venir ici “ manger de la souffrance ” ? dis-le moi... ”

“ — Allons, reste calme ! Tu vois, les paroles que tu viens de prononcer ont “ creusé ” ta poitrine... Plus tard, si tu es sage, je te dirai le nom de Celui qui m'a ordonné de venir te soigner... ”

* * *

10 février. — Une heureuse nouvelle ! On nous informe que bientôt le bon Dieu habitera avec nous.

Des ouvriers sont en train de construire une mystérieuse petite chambre attenante à nos appartements. Personne ne soupçonne sa destination exacte. On sait que nous sommes des religieuses, des “ séparées du monde. ” On remarque que parfois nous nous retirons pour prier... “ Cette petite chambre sera leur oratoire ” chuchote-t-on... Oui et même plus que cela...

Notre vie est dure. Toute la semaine s'écoule dans un travail ininterrompu. Pas de visites, pas de sorties, pas de correspondances. Les dimanches, le règlement veut bien nous laisser libres jusqu'à dix heures pour nous permettre d'assister à la messe de la paroisse et d'écrire quelques lettres. Dès que dix heures sonnent il faut reprendre sa tâche, tâche pénible, mais aimée, parce qu'elle est imposée par la volonté de Dieu.

* * *

Depuis qu
présent nous
mais, il va fa
lades, aussi l
vous chante
cantiques. L
la méfiance,
parle, on noi

“ — *Chinu*

“ — *Chinu*

“ — Vierge
crucif. ”

Aussi nou
salles. C'est
aimons d'un
à nous savoi
des de notre

“ — Si c'es
cine me guér

Béni soit
entrer dans c
la grâce !

18 février

Ce matin,
notre porte.
Hier soir, noi
du sanctuair
dant la vent

Depuis quelques jours, notre tâche est doublée. Jus'qu'à présent nous n'avions à prendre soin que des corps. Désormais, il va falloir s'occuper activement des âmes aussi malades, aussi brisées, aussi endolories que les corps. Nous pouvons chanter le *Jam hiems transiit* ! du Cantique des cantiques. L'hiver est passé, l'hiver de la crainte, l'hiver de la méfiance, l'hiver du mutisme. On nous rappelle, on nous parle, on nous sourit, on nous salue avec empressement.

“ — *Chinama* (petite mère), bonjour ! allez-vous bien ?

“ — *Chinama*, quelle joie pour moi de vous voir !

“ — Vierge blanche, je te salue et je salue ton Dieu (notre crucifix). ”

Aussi nous semble-t-il que le soleil soit entré dans nos salles. C'est comme une famille qui nous est née et que nous aimons d'un amour transformé. Les plus malades tiennent à nous savoir près d'eux, insistent pour recevoir leurs remèdes de notre main :

“ — Si c'est toi, vierge blanche, qui me la donnes, la médecine me guérira. ”

Béni soit Dieu de vouloir bien se servir de nous pour entrer dans ces âmes ignorantes qui n'ont pas encore abusé de la grâce !

VII

18 février — Notre joie est à son comble !

Ce matin, dès la première heure, un missionnaire était à notre porte. Tout avait été préparé dans la petite chapelle. Hier soir, nous avions veillé très tard pour faire la toilette du sanctuaire. Le tabernacle était là, voilé de soie, attendant la venue de l'hôte divin ; l'autel de bois souriait à

travers ses fleurs naturelles ; du haut de son socle, adossée au mur, la Vierge nous tendait ses bras maternels...

Tout reposait à l'hôpital, quand, dans notre humble sénacle, devant trois âmes avides de le contempler et de le recevoir, Jésus doux et humble descendit des cieux. Il faut avoir été en mission, avoir longtemps " jeûné le bon Dieu " en pays païen, pour apprécier le don d'une messe !

La venue de Jésus nous a mis d'autant plus l'âme en fête qu'il n'est pas venu pour repartir. Il est resté dans le petit tabernacle tapissé de soie, où il sera désormais le centre de notre vie, le cœur de cet asile de la souffrance. Chaque fois que nous pourrons dérober une minute à nos occupations nous irons lui demander une bénédiction... Oh ! comme nous allons être bonnes, généreuses, patientes, avec la sainte messe tous les jours !

* * *

25 février — L'autre jour, je m'écriai : *Jam hiems transit !* Il m'est permis aujourd'hui d'achever le texte : *flores apparuerunt in terra nostra*. Oui, notre terre de souffrance a donné sa première fleur.

Cette première fleur est l'âme d'un *policeman*, s'il vous plaît. On m'avait si souvent répété que dans le corps des *policemen* hindous, il n'est guère possible de recruter des volontaires pour le ciel, que j'en suis moi-même étonnée. Mais, une fois de plus, l'histoire du centurion s'est répétée.

* * *

L'homme e
soignait, m'é
Elle était si l
son fils ! J'av

Sachant le
salut. Je lui p
les simples, la
me comprit tri

Ayant pour
différai jusqu'
attendre.

Aujourd'hu
en toute hâte.

" — Petite
Je sens la mo
Je n'avais p
nératrice et p
yeux pour tou

Ce baptême
nistrer — m'a
infinie... incor
lui avoir don
plus magnifiqu
vrai ?... .

Bénie soit l
pareils bienfait

son socle, adossée
maternels...

otre humble séna-
templer et de le
des cieux. Il faut
ané le bon Dieu ”
messe !-

plus l'âme en fête
esté dans le petit
mais le centre de
nce. Chaque fois
nos occupations
Oh ! comme nous
ec la sainte messe

hiems transiit !
te : flores appa-
de souffrance a

erman, s'il vous
ns le corps des
de recruter des
-même étonnée.
n s'est répétée.

L'homme en question m'avait paru bon. Sa mère, qui le soignait, m'édifiait par son dévouement et sa résignation. Elle était si heureuse chaque fois que je m'approchais de son fils ! J'avais toute sa confiance.

Sachant le pauvre malade perdu, je m'occupais de son salut. Je lui parlais de Dieu, de son âme, de l'éternité. Chez les simples, la souffrance épure et avive les sentiments. Il me comprit très vite et demanda tout aussitôt à être baptisé.

Ayant pourtant quelques craintes sur ses dispositions, je différâi jusqu'au dernier moment. Je n'eus pas beaucoup à attendre.

Aujourd'hui même, à midi, on vint me chercher pour lui en toute hâte. J'accourus :

“ — Petite mère, me dit-il, baptise-moi tout de suite... Je sens la mort qui me saisit ! ”

Je n'avais pas plus tôt fait couler sur son front l'eau régénératrice et porté à ses lèvres mon crucifix, qu'il ferma les yeux pour toujours...

* * *

Ce baptême — le premier qu'il m'ait été donné d'administrer — m'a laissé dans l'âme comme une traînée de joie infinie... inconnue jusqu'ici. Avoir ouvert le ciel à une âme, lui avoir donné des ailes pour s'envoler vers Dieu... est-il plus magnifique aumône ? est-il bonheur plus grand, plus vrai ?...

Bénie soit la vocation qui met à même de disposer de pareils bienfaits et à expérimenter de semblables bonheurs !

VIII

4 mars. — Notre hôpital ne désemplit guère.

Les malades dont l'état est désespéré sont généralement emportés avant l'heure fatale par leurs parents. Les familles ne craignent rien tant que de voir un des leurs rendre l'âme en ce lieu profane et impur. Plus encore que l'Européen, l'Hindou a horreur de l'hôpital. Il n'y vient qu'après avoir épuisé les remèdes de tous les charlatans. Mais, du moins, s'il le peut, il ne se résignera jamais à y mourir.

Ces sentiments sont dictés par des considérations de religion et de caste, les deux n'en faisant qu'une aux yeux de l'Hindou. A l'hôpital, il n'est pas possible de remplir toutes les cérémonies dont l'accomplissement scrupuleux doit libérer son âme. Mourir ici, c'est se condamner à errer sans fin, après la mort, autour des huttes du village, " comme une âme en peine " .

Presque tous ceux, donc, qui n'ont plus d'espoir de guérir quittent l'hôpital, emportés par leurs proches. Ils sont, d'ailleurs, bien vite remplacés.

* * *

Seuls meurent ici les " sans feu ni lieu " .

Des croque-morts attitrés leur rendent les derniers devoirs. C'est vite fait.

Sans autre toilette qu'une toile dans laquelle on les enveloppe, ils sont emportés sur une civière au lieu de la crémation et, deux heures après, ils ne sont plus qu'une poignée de cendres.

* * *

10 mars -
malades s'est
de la tempér
avec nos hal
ment comme

Une autre
qu'il inspirai

Dans l'ima
gieuses plus h
séjour redout
officine d'emp
d'amputations
clients assez h

Or, ces sôt
notre présence
On sait qu'à l
soignent les n
que par conséc
Les docteur

De fait, par
tenus et mieux
frottés, les lits r
blancs. Il y a r
qui sourient au
konta (Paradis)

Nous sommes
tant nous cher

10 mars — Depuis quelques semaines, le nombre de nos malades s'est accru. Cette augmentation est due à l'élévation de la température qui, en mars, devient excessive. Même avec nos habits blancs, très légers, nous sommes constamment comme dans un bain de vapeur.

Une autre raison de l'affluence à l'hôpital, c'est que la peur qu'il inspirait a diminué.

Dans l'imagination des indigènes, aux considérations religieuses plus haut mentionnées s'ajoutaient, pour en faire un séjour redoutable, mille préjugés. " Hôpital " voulait dire : officine d'empoisonnement, champ d'expériences homicides, d'amputations, de vivisections. Bien rares, disait-on, les clients assez heureux pour en sortir sains et saufs !

Or, ces sottes légendes sont en train de disparaître et notre présence n'est pas étrangère à cet heureux résultat. On sait qu'à l'hôpital, maintenant, des femmes européennes soignent les malades, sont pour eux comme des mères, et que par conséquent il n'y a rien à craindre.

Les docteurs ne sont pas fâchés de ce revirement.

* * *

De fait, par la force des choses, les malades sont mieux tenus et mieux suivis. Les salles sont balayées, les parquets frottés, les lits nettoyés, les draps propres, les traversins tout blancs. Il y a même des fleurs dans les salles et des figures qui sourient aux pauvres chers malades. " — C'est le *Vaï-konta* (Paradis) ! " disent-ils parfois.

Nous sommes tout heureuses de leur contentement. Pourtant nous cherchons autre chose que leur joie passagère et

leurs remerciements. Quelques-uns ont les yeux tournés vers l'éternité. Puissent-ils s'en aller tous tenant en main leurs lampes allumées !...

IX

19 mars. — C'est la fête du patron de notre institut. Toutes les filles de Saint-Joseph sont dans la joie. Nous avons tenu à lui offrir un bouquet comme on sait qu'il les aime.

Dans la salle No 2 un phthisique traînait depuis deux mois. En passant près de lui ce matin, les crissements sortis de sa poitrine me firent de la peine. Je m'arrêtai :

— *Chinama*, murmura-t-il tout triste, je suis perdu. Dieu m'a retiré mon souffle.

“ — Alors tu est fâché contre Dieu ?

“ — Comment le serai-je ? J'ai “ vécu mon temps ” comme les autres. Maintenant qu'est remplie la feuille de ma destinée, ne faut-il pas que je m'en aille ?

“ — Tu as raison ; mais, puisque tous, tôt ou tard, nous devons partir pour un autre monde, ne serais-tu pas heureux de t'en aller vers Dieu ? ”

Il joignit les mains en signe d'approbation.

“ — Mais alors, il te faut recevoir le signe par lequel il te reconnaîtra pour te laisser entrer chez lui. Veux-tu être baptisé ?

“ — Oui, par ta faveur, petite mère. ”

Avant la fin de la belle journée de saint Joseph, il était en possession de la place que Jésus lui avait réservée là-haut.

* * *

Il n'avait f
une femme de

Oh ! ces jeu
dire qu'elles s
sont leur pren
rapide éclairci
la race, à l'édu
résignent très
ment, elles s'en
révolter.

Du moins, n
humaines esp
retrouver le pe
vingt-quatre h

26 mars. —

Un *bairagui*
la mort sur ses
pour lui des gr
truire et me co
avait cherché l
de l'ascétisme p
vraie perfection
Il est mort c

27 mars — C
le chirurgien !

Il n'avait fait que devancer de quelques heures au ciel une femme dont j'avais baptisé l'enfant deux jours avant.

Oh ! ces jeunes mères hindoues ! D'elles surtout, on peut dire qu'elles sont nées pour souffrir ! Leurs seuls beaux jours sont leur première enfance — et encore — c'est comme une rapide éclaircie dans un jour d'hiver. Faut-il l'attribuer à la race, à l'éducation, au pays ? Toujours est-il qu'elles se résignent très vite à leur sort pitoyable, et, mélancoliquement, elles s'en vont vers la mort, sans se plaindre, sans se révolter.

Du moins, ma Joséphine est partie consolée par les surhumaines espérances de la foi et toute heureuse d'aller retrouver le petit ange qu'elle pleurait, qui s'en était allé vingt-quatre heures avant elle.

X

26 mars. — J'ai eu aujourd'hui une grande joie.

Un *bairagui* (religieux) hindou nous était arrivé portant la mort sur ses traits. Immédiatement, Notre-Seigneur a eu pour lui des grâces de miséricorde. Je pus facilement l'instruire et me convaincre de sa sincérité. Lui qui, toute sa vie, avait cherché la perfection dans les pratiques excentriques de l'ascétisme païen, avait compris où sont le salut et la vraie perfection.

Il est mort ce matin.

* * *

27 mars — Oh ! la drôle de commission dont me charge le chirurgien !

“ — Ma Sœur, nous aurions besoin, pour l'école de médecine, de quelques cadavres à disséquer. ”

Cela signifiait que je devais veiller à ce qu'on n'emportât pas, pour les brûler, les premiers qui trépasseraient.

J'allai demander à l'un des docteurs quelques indications et je passai avec lui la revue des plus malades, parmi ceux qui, n'ayant plus de familles, ne pouvaient être réclamés par personne.

* * *

Celui qu'il me désigna comme le plus menacé était un enfant de douze ans.

Je m'empressai de l'entourer de soins tout particuliers et je n'eus pas de peine à conquérir sa jeune âme.

Ame toute d'innocence et de candeur, avait-elle même connu le péché, cette fleur douloureuse ?

La grâce entra en elle sans aucune peine. Elle adhérait à toutes les vérités de la foi avec une ardeur angélique.

Un soir, ce pauvre mourant me dit :

“ — Petite mère, penchez-vous vers moi... je veux vous glisser un secret dans l'oreille.

“ — Me voici, parle. . .

“ — Petite mère, je le sais, je n'ai plus que peu de temps à vivre ; mais je n'ai pas peur !... J'irai voir le bon Dieu. Quand je serai en sa présence, je lui ferai une prière.

“ — Laquelle ?... ”

“ — Petite mère, je lui demanderai de vous faire venir près de moi !... ”

Comment vous décrire mon émotion en recevant cette confiance !

5 avril. —

encore réduit

Dans l'Inde

Puis nous s

Dieu, toujours

répét. Suivant

res du soir ; en

sommes à la m

Mille motifs s

demande un

jamais refusé.

nous sommes

quelles santés

Le soir, qua

nière tournée,

à genoux deva

Le jour a été

allées et venue

mes bien lassé

divin compagne

servantes sont

vent dans la pr

ficé. La vue du

reprandre son e

Nous n'oublie

ne et que le sac

efficace aux yeu

“ mangé des tén

XI

5 avril. — Notre toute petite communauté se trouve encore réduite : Sœur N... a la fièvre.

Dans l'Inde, la maladie est souvent la rançon des âmes.

Puis nous sommes un peu les petites galériennes du bon Dieu, toujours rivées à la même tâche, sans une minute de répit. Suivant le règlement, nous sommes libres à neuf heures du soir ; en pratique, ce n'est pas souvent vrai, nous sommes à la merci des malades et du médecin de garde. Mille motifs se présentent pour nous appeler, pour nous demander un service, lequel — ils le savent bien — n'est jamais refusé. On a raison d'abuser un peu de nous puisque nous sommes ici pour nous dévouer ; mais à ce régime quelles santés résisteraient longtemps ?

Le soir, quand tout repose dans les salles, après une dernière tournée, une porte s'ouvre discrètement et nous voilà à genoux devant le petit tabernacle.

Le jour a été si chaud, les appels ont été si nombreux, les allées et venues si souvent répétées que, parfois, nous sommes bien lasses. Il nous prend des envies de crier à notre divin compagnon de route : " Voici que le soir tombe et vos servantes sont si fatiguées ! " Puis les énergies se retrouvent dans la prière, les volontés se retrempe dans le sacrifice. La vue du maître et sa grâce permettent à l'âme de reprendre son empire sur le corps.

Nous n'oublions jamais que nous sommes en terre païenne et que le sacrifice à jet continu est le prédicateur le plus efficace aux yeux de ceux qui, depuis six mille ans, ont " mangé des ténèbres ".

* * *

16 avril. — Plusieurs malades ont été emportés chez eux cette semaine. Leurs parents ont voulu leur procurer la joie de mourir au sein de la famille et le bénéfice des cérémonies funéraires ancestrales.

Ces départs nous affligent lorsque ces âmes ne se sont pas ouvertes à la lumière, n'ont manifesté aucun désir de la vérité, ont même décliné nos avances. . .

Nos avances! . . . Nous n'imposons jamais notre ministère — cela va sans dire — nous laissons agir la grâce. C'est une chose si mystérieuse que la conscience !

Puis beaucoup de païens sont fervents. Entendons-nous ! la ferveur, chez eux, c'est l'attachement scrupuleux aux coutumes et cérémonies dont l'accomplissement, en même temps qu'il est une preuve de la pureté de leur caste, est la baguette magique qui leur obtiendra " la délivrance ", " le *moukti* " (béatitude). Qu'est-ce au juste ? Ils n'en savent rien ; mais ils tiennent à ce qui doit le leur procurer.

" — Il faut que je m'en aille pour être brûlé.

" — Et pourquoi ?

" — Parce que, si je ne passe pas par le feu je ne puis être sauvé ! "

Pauvres aveugles, dont la nuit est traversée par des rayons lumineux !

XII

25 avril. — Dieu est bon ! Il sait, ainsi que les " mamans " mêler le sucre aux médecines amères.

Des âmes

rait, comme l

D'autres se s

Hier un vo

Il y a trois

avait fait un

" — Je vai

après ma mor

de mère. "

L'enfant es

Le lendema

Un ouvrier

ler quelque te

qui, tout en l

grain dans son

être baptisé. L

il salua mon ci

" — Sœur, n

est le vrai Die

" votre caste".

L'expression

tout va par cas

" caste de Dieu

du diable ".

Quelques heu

paisiblement.

Des âmes sombrent à portée de la grâce qui les sauverait, comme les barques qui se brisent au pied des phares ! D'autres se sauvent.

Hier un vol de corbeaux ; aujourd'hui un vol de colombes !

Il y a trois jours, une jeune femme, dont la tuberculose avait fait un squelette, m'arrête dans la salle.

“ — Je vais mourir ; baptisez-moi ! supplie-t-elle : mais, après ma mort, adoptez ma pauvre enfant qui n'aura plus de mère. ”

L'enfant est aujourd'hui à l'orphelinat de L...

* * *

Le lendemain, autre cas non moins intéressant.

Un ouvrier maçon avait eu la bonne fortune de travailler quelque temps sous la direction d'un Frère coadjuteur qui, tout en lui faisant élever un mur, avait semé le bon grain dans son âme. Aussi, dès son arrivée, demanda-t-il à être baptisé. Lorsque je passai dans la salle, près de son lit, il salua mon crucifix :

“ — Sœur, me dit-il, je crois en Jésus-Christ ; je sais qu'il est le vrai Dieu. Je vous en prie, faites-moi entrer dans “ votre caste ”.

L'expression est drôle, mais très précise. Comme, ici, tout va par caste, les chrétiens s'honorent d'appartenir à la “ caste de Dieu ” et disent que les païens sont de la “ caste du diable ”.

Quelques heures après avoir reçu l'eau sainte, il expirait paisiblement.

* * *

Le même jour, j'eus plus de peine à procurer le paradis à une âme qui n'attendait cependant que le baptême pour s'en aller.

C'était un malade à toute extrémité. J'avais toute sa confiance. Il ne voulait prendre que de ma main les potions.

Il se savait perdu.

— Sœur, m'avait-il dit un jour, je sais que je ne puis être sauvé sans le baptême ; mais en me faisant baptiser, je perdrai ma caste...

— Eh bien, la perte de la caste !... Quelles en seraient les conséquences ?...

— C'est pour moi l'excommunication...

— Pendant la vie, sans doute ; mais, à la mort, qu'importe l'excommunication ?... Or, tu vas quitter le monde, tu vas mourir... Pour toi, il n'y a plus que l'autre monde, veux-tu aller au ciel ?

— Je n'ai que ce désir.

— Mais la route du ciel, c'est le baptême."

Aujourd'hui, quand je me suis approchée de son lit, il m'a dit :

— Sœur, j'ai bien réfléchi. Vous avez raison. Baptisez-moi. Je n'ai plus pour bien longtemps à vivre. Je sens qu'un voile noir passe devant mes yeux..."

Quand la cérémonie fut finie, il recueillit toutes ses forces pour me remercier.

A cinq heures, il entra dans la *caste* des élus.

La *caste* hindoue ! Ah ! quel obstacle à la conversion des âmes !

Nous avons ici un jeune Brahme, intelligent comme tous ceux de sa race, instruit, mais ayant gardé tous ses

préjugés. La
parlait à tous
les Hindous
vaguement il
tême.

Chaque fois
de questions :

— Puis-je
me demanda-

— Mais b
ans comme to

— Alors ba

Je jugeai p

Le lendema

— Sœur, i
l'Ave et le Cre
ces prières."

J'accédai im

parla plus de c

Cependant l'

Dans ma tou

— Sœur, fi

Cette fois, ne

mon corps en

sauvé. Après a

être heureux d

6 mai. — Ur

guéris, viennent

préjugés. La caste ! c'était sa grande préoccupation. Il m'en parlait à tout instant. Il avait étudié la Bible, comme tous les Hindous qui ont passé dans les écoles protestantes, et vaguement il savait que l'on ne peut se sauver sans le baptême.

Chaque fois que je me trouvais près de lui, il m'accablait de questions :

“ — Puis-je me faire baptiser sans prévenir mes parents ? me demanda-t-il un jour.

“ — Mais bien sûr ! surtout lorsqu'on est âgé de dix-huit ans comme toi.

— Alors baptisez-moi. ”

Je jugeai prudent de ne pas me presser.

Le lendemain, il me dit :

“ — Sœur, ayez donc l'amabilité de me copier le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* en anglais. Je veux me mettre à réciter ces prières. ”

J'accédai immédiatement à son désir. Depuis lors, il ne me parla plus de caste et devint d'une patience admirable.

Cependant l'heure suprême approchait.

Dans ma tournée, un soir, il m'arrêta :

“ — Sœur, fit-il doucement, mes moments sont comptés. Cette fois, ne me refusez pas le baptême. Voyez comme mon corps enfle, je ne puis plus respirer. Je veux être sauvé. Après avoir tant souffert dans ce monde, je veux être heureux dans l'autre ! ”

XIII

6 mai. — Un certain nombre de malades, complètement guéris, viennent de nous quitter. Combien ils sont contents

de rentrer dans leurs familles ! Mais ils n'oublieront pas les vierges blanches qui les ont soignés. Ils reviendront à l'occasion nous exprimer leur reconnaissance.

A ce propos, les Hindous ont une touchante coutume.

Un visiteur ne se présente jamais devant un supérieur ou un bienfaiteur sans avoir quelques fleurs ou des fruits à leur offrir. Nos braves " pensionnaires " n'ont garde d'oublier ce gracieux usage. Quand ils viennent nous voir, ils ont toujours à nous offrir soit une rose, soit une branche de laurier, soit une orange, soit une grenade.

Le fruit, la fleur, ne sont rien en eux-mêmes ; mais ils symbolisent éloquemment leurs sentiments de respect et de reconnaissance.

Puissent-ils, nos chers Indiens, garder toujours cette belle tradition ! Ils en ont tant d'autres qu'il leur serait avantageux d'abandonner !

* * *

8 mai. — Au milieu du jour, le thermomètre marque régulièrement 35 degrés. La saison chaude bat son plein. La nuit n'apporte pas de changement sensible. Tout reste embrasé au dehors comme au dedans.

Cette uniformité de température excessive accable et déprime même les personnes bien portantes. Quand, après avoir longtemps lutté contre les moustiques, on finit par s'endormir, le lourd sommeil auquel on a succombé n'apporte aucun repos. Le matin, on croit avoir du plomb dans les veines. Il faut faire effort pour recommencer la journée.

Quand à nos pauvres malades, cette canicule les tient dans

un perpétuel
porte pas tro
dies et de déc
la saison des
fectant, le plu
lise les eaux,
odeurs fétide
transpiration
point de vue l
tablement pré

12 mai. —

à prendre quel
fallu une recor
nous sommes t
malades ! On lu

Il le faut bie
lides.

Des aides ! Q
divin s'envolera

de leur sein de
hôpital, les c

Ah ! si elles p
païennes, que

toucher et joye
min du renonce

qui donne ce qu

un perpétuel état de surexcitation, mais, chose étrange, ne porte pas trop préjudice à leur santé. Il y a moins de maladies et de décès pendant la saison des chaleurs que pendant la saison des pluies. C'est que le soleil est un grand désinfectant, le plus efficace même qui soit dans l'Inde. Il stérilise les eaux, dessèche les mares stagnantes, absorbe les odeurs fétides et délétères, assainit les organismes par la transpiration qui purifie et renouvelle le sang. Aussi, au point de vue hygiénique, la saison chaude est-elle incontestablement préférable à la saison des pluies.

XIV

12 mai. — Aujourd'hui notre supérieure doit se résigner à prendre quelque repos. Mais, pour qu'elle s'y décidât, il a fallu une recommandation expresse du médecin. C'est que nous sommes trop occupées pour nous payer le luxe d'être malades ! On lutte, on travaille, on se traîne jusqu'au bout

Il le faut bien, puisqu'on ne peut pas remplacer les invalides.

Des aides ! Qui nous enverra des aides ? Quel messager divin s'envolera vers les nations chrétiennes et fera surgir de leur sein des légions de religieuses infirmières pour les hôpitaux, les dispensaires, les léproseries des missions !

Ah ! si elles pouvaient entendre le cri suppliant des âmes païennes, que de jeunes filles chrétiennes se laisseraient toucher et joyeusement s'engageraient dans le royal chemin du renoncement évangélique ! Après tout, c'est le seul qui donne ce qu'il promet.

* * *

19 mai. — Il y a quelques jours, je mentionnais une louable et touchante coutume. Ce n'est évidemment pas la seule qui soit estimable dans le fatras des usages traditionnels en honneur ici.

Ainsi, à force de les observer, je remarque que les Hindous ont au suprême degré l'amour de la famille. Les mères surtout aiment leurs enfants éperdument. Il est rare qu'on laisse un malade seul à l'hôpital. Dès les premiers jours, sa mère, une sœur, un frère, un parent, se remplace pour ne point l'abandonner à lui-même. Excellente pratique. La vue d'un compagnon connu, c'est pour lui la hutte aimée, le village, presque l'air du pays. Il n'a plus peur, il se plaint moins, il reprend courage.

Et puis, le malade seul n'a que les soins généraux de l'hôpital. Un ami aura mille prévenances. Un membre de sa caste lui procurera de l'eau pure, lui fera sa cuisine selon les prescriptions rituelles ; il ne sera pas condamné à manger des mets préparés par des mains impures. Vous me direz que ces préjugés sont ridicules, absurdes. Tant que vous voudrez ; mais c'est le *mamoul*, la " coutume ", que respectent même les Anglais sur le front français, où les soldats hindous sont nourris selon toutes les prescriptions religieuses qui leur sont chères, prescriptions si impératives que, s'ils les négligeaient, les soldats devraient, en rentrant dans l'Inde, subir une rigoureuse purification.

(À SUIVRE)

AU

LES ÉCOLES

Lettre du
prof

LA mois
liber
du Milieu.

De tous côtés
un empressement
religion. Les
simples et les
la religion d
aussi, qu'ils

Mais ce n'est
particulier qu
les entières,
l'évêque pour
truire.

ASIE

—
AU PAYS DE CONFUCIUS
—

LES ÉCOLES CATHOLIQUES DU CHANSI SEPTENTRIONAL

—
**Lettre du R. P. EPHREM PIÉBOURG, franciscain,
professeur à l'École normale catholique
de Tai-yuen-fou**
—

La moisson blanchit en Chine. Une ère de paix et de liberté religieuse semble se lever sur l'ancien empire du Milieu.

De tous côtés, nous apprenons avec joie que se manifeste un empressement extraordinaire pour étudier notre sainte religion. Les riches, les pauvres, les nobles, les lettrés, les simples et les ignorants, tous examinent, étudient, admirent la religion du Maître du ciel et, finalement, déclarent, eux aussi, qu'ils veulent prier.

Mais ce n'est pas seulement un ou deux individus en particulier qui demandent à être instruits, ce sont des familles entières, des villages entiers qui envoient des députés à l'évêque pour demander un Père spirituel chargé de les instruire.

* * *

D'où vient cet ébranlement général ?

D'une oeuvre bien petite dans ses débuts, mais qui s'étend de jour en jour et qui porte ses fruits : l'oeuvre des écoles.

Partout on en bâtit; de tous côtés on construit de petits " palais scolaires " (le mot n'est pas trop fort, pour qui connaît les pauvres masures et les cavernes des pauvres Célestes).

Maintenant, à côté de chaque église et de chaque résidence, s'élèvent les écoles de garçons et de filles, car aujourd'hui — chose qui ne s'était jamais vue en Chine — les femmes étudient.

I

L'école, voilà un moyen excellent de conversion ! Aujourd'hui je voudrais dire un mot de celle qui avoisine notre cathédrale de Tai-yuen-fou et que les païens ne peuvent regarder sans ébahissement.

* * *

Dès son élévation à l'épiscopat, Mgr Massi se proposa de doter la capitale du Chan-si d'une école catholique. Il se mit à l'oeuvre avec ardeur, n'épargnant ni son temps, ni son argent, ni ses forces, ni sa santé.

Il fit l'acquisition d'une pauvre maison composée de six mauvaises chambres plus ou moins humides. Quatre furent transformées en classes; une cinquième fut réservée pour le directeur et la sixième, la plus confortable, fut convertie en

chapelle. Or
une grande
sise aurait o

Tous ces p
petite annon
Grâce à Dieu

Au bout d
donner leurs
L'école fut o
Le grain d
fruits ou éta

Deux prêtres
vouaient à c
des maîtres
parvenait à 8

Et voilà qu
à la résidence
existants ne s
ment chaque

d'y satisfaire
Il fallait b
visiblement T
inquiétude.

Bâtir ! bâti
missionnaire
l'entretien de
gieuses, etc.,
naire sans se

chapelle. On meubla le tout comme on put, c'est-à-dire avec une grande pauvreté, et je crois que saint François d'Assise aurait consenti volontiers à y demeurer.

Tous ces préparatifs terminés, on lança dans le public une petite annonce pour faire connaître l'oeuvre et on attendit. Grâce à Dieu, l'attente ne fut pas de longue durée.

* * *

Au bout de quelques jours, plusieurs enfants venaient donner leurs noms : tout d'abord 10, puis 20, 30 et enfin 50. L'école fut ouverte.

Le grain de sénévé était jeté en terre. Allait-il porter des fruits ou était-il destiné à périr ?

Deux prêtres chinois, les Pères Louis et Joseph se dévouaient à cette oeuvre. Bientôt il fallut leur adjoindre des maîtres laïques, car le nombre des élèves augmentait, parvenait à 80 au bout de quelques mois.

Et voilà qu'un jour le directeur accourut tout triomphant à la résidence pour annoncer à Mgr Massi que les bâtiments existants ne suffisaient plus, les demandes affluaient tellement chaque jour, que, faute de place, il était impossible d'y satisfaire.

Il fallait bâtir. On comprend la joie de l'évêque, — car visiblement Dieu bénissait son oeuvre, — mais aussi son inquiétude.

Bâtir ! bâtir ! c'est facile à dire ; mais un pauvre évêque missionnaire et franciscain surtout, qui doit pourvoir à l'entretien de 45 prêtres, de 30 séminaristes, de 12 religieuses, etc., a bien de la peine à boucler son budget ordinaire sans se lancer dans des dépenses extraordinaires.

* * *

Pourtant Mgr Massi n'hésita pas. Confiant en la divine Providence qui nourrit les oiseaux du ciel, il acheta près de la résidence un vaste terrain où s'élevaient des pagodes abandonnées et fit bâtir la vaste et magnifique école que nous admirons aujourd'hui. Elle se compose de sept grandes classes, de trois dortoirs, d'un réfectoire, de deux parloirs, d'une porterie, d'un vestiaire, d'une chambre pour le directeur et enfin d'une cuisine, le tout parfaitement aéré, chauffé et éclairé à l'électricité. Il y a trois préaux intérieurs et, du côté du jardin de la résidence, une cour où trois cents élèves peuvent prendre leurs ébats.

Le transfert des écoliers et des professeurs dans le nouvel établissement eut lieu pendant la semaine sainte de l'année 1913, à la grande joie de tous.

Nos jeunes Chinois n'avaient jamais rien vu de si beau. Mais où leur surprise admirative prit des proportions d'extase, c'est lorsque, devant leurs petits yeux en amandes, brilla l'électricité ! Quelle différence avec les lampions en papier huilé ! Beaucoup, j'en suis persuadé, eurent peur tout d'abord et durent se sauver, surtout les petits montagnards. Mais on finit par s'habituer à tout.

* * *

Mgr Massi rêvait, pour son école, encore autre chose. Il voulait la pourvoir de professeurs européens, ce qui devait jeter sur elle un incomparable lustre qui rejaillirait sur la mission tout entière. Dans ce but, il s'adressa au T. R. P. Général des Franciscains qui s'empressa de lui envoyer deux de ses religieux les plus érudits.

Aussi notr
rité que, dès
sants. Il fa
un étage. .

Lorsque n
versaire de s
ser devant lu
bre dépasse :

Vraiment,
dix petits gar
la pauvre ma
dire, le *rivul*
maximum (l
encore, au po

Que font n

Le program
la langue chir
phie, les scier
que, géométri
çais, l'anglais
surtout, ils ét
du programm
et païens.

Nos élèves s
eux beaucoup
d'excellents p

* * *

Aussi notre école ne tarda pas à prendre une telle prospérité que, dès maintenant, les locaux sont devenus insuffisants. Il faudrait surélever tous les bâtiments d'au moins un étage.

Lorsque nous fêtâmes solennellement le deuxième anniversaire de sa fondation, Monseigneur pouvait voir se presser devant lui plus de 230 enfants. Aujourd'hui leur nombre dépasse 300.

Vraiment, nous sommes loin — n'est-il pas vrai ? — des dix petits garçons composant toute la population scolaire de la pauvre mesure qu'était notre école au début. On peut le dire, le *rivulus parvulus crevit et adhuc crescit in fluvium maximum* (le tout petit ruisseau s'est accru et s'accroît encore, au point d'être devenu un grand fleuve).

* * *

Que font nos enfants ? Qu'étudient-ils ?

Le programme est assez chargé. Jugez-en. Tout d'abord la langue chinoise, cela va de soi, puis l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, les mathématiques, arithmétique, géométrie, le dessin, le chant, la gymnastique, le français, l'anglais, les premiers éléments du latin. Enfin, et surtout, ils étudient la doctrine catholique, c'est la partie du programme absolument obligatoire pour tous, chrétiens et païens.

Nos élèves sont, en majorité, chrétiens ; mais il y a parmi eux beaucoup de païens ; heureusement, ce sont de bons, d'excellents païens.

Voici l'horaire des exercices religieux auxquels tous sont astreints sans distinction. A cinq heures et demie, on se rend à l'église pour la prière en commun avec les fidèles ; vient ensuite la sainte messe, avec chants ou récitation du chapelet. Prières avant et après les repas. Récitation de l'*Angelus* dès que l'annoncent les cloches de la cathédrale.

Chaque samedi leur est faite une prédication de trois quarts d'heure. Les dimanches, tous assistent à la grand' messe, à la bénédiction du Saint Sacrement et aux processions quand il y en a.

• • •

Leur application à l'étude nous dédommage amplement des peines que nous nous donnons pour eux. Mais ce qui nous touche encore bien davantage, c'est la respectueuse affection dont ils nous entourent. Ils ont en nous une confiance absolue et vous comprenez sans peine combien cette disposition d'esprit contribue à faire connaître, apprécier et aimer notre sainte religion.

A tous leurs parents, amis et connaissances ils racontent ce qu'ils font à l'école, comment elle est dirigée, comment ils sont soignés, éduqués, instruits. Et la légitime considération que leurs panégyriques procurent à notre oeuvre nous attire de nouveaux élèves. Les plus forcenés confucianistes n'hésitent pas à nous confier leurs enfants sachant qu'ils apprendront vite et bien tout ce qu'un homme civilisé doit connaître aujourd'hui et, qu'en outre, ils seront bien traités et bien surveillés, deux points qui laissent beaucoup à désirer dans la plupart des écoles chinoises.

Pendant un de nos de ses petit content d'è venait à m

“ — Mais recter de l gieuse. ”

A sa très présence de nous exprim son égard.

Le jeune bien tranqu

Notre éco enfants les c gagner honr former, soit gneront dans des catéchist les centres e sionnaire.

Actuellem les différent Ce personne vicaire apost riture, logem

* * *

Pendant les grandes vacances dernières (juillet-août), un de nos élèves païens était tombé gravement malade, un de ses petits amis chrétiens lui demanda s'il ne serait pas content d'être baptisé afin d'aller tout droit au ciel s'il venait à mourir.

“ — Mais bien sûr ! répondit-il ; priez donc le R. P. directeur de l'école de venir compléter mon instruction religieuse. ”

A sa très grande joie, le baptême lui fut administré en présence de toute sa parenté païenne qui ne savait comment nous exprimer sa reconnaissance pour notre dévouement à son égard.

Le jeune prédestiné s'éteignit d'une mort bien douce et bien tranquille, le sourire sur les lèvres.

* * *

Notre école n'a pas seulement pour but de donner aux enfants les connaissances profanes qui leur permettront de gagner honnêtement leur vie plus tard. Elle doit aussi former, soit de bons instituteurs, qui, à leur tour, enseigneront dans les villages dépourvus de maîtres d'école, soit des catéchistes qui iront prêcher la religion chrétienne dans les centres encore païens et ainsi ouvriront la voie au missionnaire.

Actuellement, 12 professeurs dont 4 prêtres se partagent les différentes classes du collège catholique de Tai-yuen-fou. Ce personnel enseignant est entièrement à la charge du vicaire apostolique, qui doit pourvoir à leur entretien, nourriture, logement, etc.

D'autre part, mu par son zèle et sa charité, Mgr Massi n'a pu s'empêcher d'étendre à plusieurs autres grands centres le bienfait de l'enseignement dont jouit sa ville épiscopale.

* * *

De tout cela résultent de grosses charges, de grandes dépenses, dont le fardeau pèse lourdement sur les épaules du vénéré successeur de Mgr Massi, Mgr Fiorentini (vous savez que Mgr Massi a, le 7 juillet 1916, été transféré par S. S. le pape Benoît XV, du Chan-si septentrional au gouvernement du Chan-si central).

Veillez donc n'être pas surpris de nous entendre faire appel à votre générosité. En nous aidant de vos deniers, vous nous fournirez les moyens d'étendre davantage le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans cette Chine immense où déjà deux millions d'âmes connaissent, adorent et aiment le vrai Dieu... Deux millions!... Mais qu'est-ce que deux millions de chrétiens perdus dans une population de quatre cents millions d'idolâtres !

II

Un mot, maintenant, de notre séminaire.

A l'ombre des deux grandes tours de la cathédrale de Tai-yuen-fou, s'élevait, il y a quelques années, un petit corps de bâtiment où logeaient quelques séminaristes. C'était bien pauvre et bien étroit. Peu de lumière, encore moins d'air ; cela ne pouvait convenir à des jeunes gens de 15 à 20 ans, qui se livrent aux études. Mais, à peine relevée

des ruines de
pouvait four
rement.

Dès que l
construction
Là, une soixa
et aux arcane
ces études, su
phie, soient
hautes spécul
de riz et de s
volonté et tra

Les bâtimen
ses suffisamm
aéré.

Le réfectoir
je me place, b
n'y a rien d'
ornés de que
des vitres en
une nouveaut
habités à leu
recouvertes d
luxe inouï, car
pit par terre.

Les dortoirs
vant se chauf
par des ridea

Je ne dis ric
il faut la voir.
ses, tant au po

des ruines de la grande persécution de 1900, la mission ne pouvait fournir davantage; il fallut s'en contenter provisoirement.

Dès que les ressources le permirent, on commença la construction du séminaire que nous admirons aujourd'hui. Là, une soixantaine d'élèves s'initient aux beautés du latin et aux arcanes de la philosophie et de la théologie. Quoique ces études, surtout les raisonnements subtils de la philosophie, soient difficiles pour des Chinois peu habitués aux hautes spéculations et n'ayant jamais entendu parler que de riz et de sapèques, nos séminaristes sont pleins de bonne volonté et travaillent avec ardeur.

Les bâtiments sont spacieux, les corridors larges, les classes suffisamment grandes, le tout bien éclairé, chauffé et aéré.

Le réfectoire est superbe. En prononçant ce qualificatif, je me place, bien entendu, au point de vue des Chinois, car il n'y a rien d'excessif. Les murs, blanchis à la chaux, sont ornés de quelques images pieuses; les fenêtres possèdent des vitres en vrai terre et non en papier huilé, ce qui est une nouveauté extraordinaire pour nos petits montagnards habitués à leurs grottes souterraines. Enfin, les tables sont recouvertes d'un beau vernis. Des tables! voilà encore un luxe inouï, car le Chinois, pour prendre ses repas, s'accroupit par terre, assis sur ses talons ou perché sur une borne.

Les dortoirs sont pourvus de lits chinois, en briques, pouvant se chauffer par-dessous, et séparés les uns des autres par des rideaux, formant ainsi autant de petites cellules.

Je ne dis rien de la cuisine, car, pour s'en faire une idée, il faut la voir. Les cuisines chinoises sont toujours curieuses, tant au point de vue du mobilier que du personnel qui y

travaille et des mets qui y sont préparés, plus ou moins au goût européen.

Enfin, ce que nos pieux séminaristes apprécient le plus, c'est que le bon Dieu réside au milieu d'eux dans une gentille petite chapelle, où ils peuvent le visiter souvent et où ils assistent à la messe chaque jour.

Pour prendre leurs ébats, deux cours intérieures et un petit jardin anglais sont à leur disposition ; mais, le plus souvent, — je puis même dire chaque jour — à la grande récréation de midi, ils se divertissent dans le jardin de la mission. Chaque jeudi ou jour de vacances, ils vont en promenade en dehors de la ville.

On ne procède que très lentement pour l'admission des candidats aux saints ordres. Aussi, nous ne comptons souvent que 2 ou 3 prêtres à chaque ordination, et encore pas chaque année. Sage mesure pour qui connaît bien l'esprit chinois. En effet, beaucoup de postulants n'entrent au séminaire que parce qu'ils n'ont rien chez eux, et, au bout de quelques années, quand ils sont instruits et peuvent largement gagner leur vie, ils quittent sans plus de façon le nid qui les a abrités, en disant très souvent pour excuse : " J'ai bien étudié ma vocation ; le Maître du ciel ne m'appelle pas à la prêtrise ! "

Actuellement, le Chan-si septentrional ne compte que 13 prêtres chinois pour une population de six millions d'âmes.

III

Dans mon premier article, je vous ai parlé du beau collège de Tai-yuen-fou. Aujourd'hui, je viens vous entretenir d'un autre établissement scolaire, pendant et complément du premier. Ce qu'il avait créé pour les garçons, dans la

capitale du (

aussi pour le

Non loin de

le couvent de

qui se dévou

longues anné

ont donné au

glante de 19

trente maiso

l'hôpital, de

tout que je v

Onze Soeu

ment. Elle fi

des élèves ét

élèves pendan

nue et mieux

en novembre

On compre

rappelle ce qu

ses. Nagnère.

c'était pour e

Chinoises chré

tent que leur

moire, leur ca

Avec ses pé

femme chinois

taudis.. Faire

tournant la me

Elle était, en

Mais, mainte

la liberté augm

répand davant

capitale du Chan-si, Mgr Massi tint, en effet, à le réaliser aussi pour les filles.

Non loin de la résidence centrale des missionnaires, s'élève le couvent des Soeurs Franciscaines missionnaires de Marie, qui se dévouent dans notre vicariat apostolique depuis de longues années et qui, dans cette cité même de Tai-yuen-fou, ont donné au ciel 7 martyres, lors de la persécution sanglante de 1900. Ces religieuses, qui n'ont pas moins de trente maisons en Chine, s'occupent dans notre mission de l'hôpital, de l'orphelinat et de l'école. C'est de celle-ci surtout que je veux parler.

Onze Soeurs s'en occupent et s'y dépensent généreusement. Elle fut ouverte en mars 1912. Au début, le chiffre des élèves était fort restreint. Elle ne compta que vingt élèves pendant plusieurs mois; mais, peu à peu, mieux connue et mieux appréciée, elle en vit s'accroître le nombre et, en novembre 1913, elle en avait déjà 120.

On comprendra cet humble commencement, si l'on se rappelle ce que j'ai dit de l'instruction des femmes chinoises. Nagnère encore elles ne pouvaient aborder aucune piété, c'était pour elles du noir et du blanc. Nos bonnes vieilles Chinoises chrétiennes, en venant à la sainte messe, n'apportent que leur chapelet. Il est vrai qu'elles savent de mémoire, leur catéchisme, leurs prières et leurs cantiques.

Avec ses petits pieds de chèvres et ses larges pantalons, la femme chinoise était toujours confinée dans son humble taudis. Faire cuire le riz et la farine, moudre le grain en tournant la meule, à cela se bornaient toutes ses occupations. Elle était, en quelque sorte, l'esclave du logis.

Mais, maintenant que la civilisation fait des progrès, que la liberté augmente et surtout que la religion chrétienne se répand davantage, on voit ces "dames" et "demoiselles"

chinoises courir de droite et de gauche avec des livres sous le bras, ou des journaux à la main; quelques-unes même portent le lorgnon et se donnent ainsi des airs de grandes institutrices.

* * *

Je ne dirai rien de la disposition des locaux de l'école des filles de Tai-yuen-fou; elle est identique à celle des garçons. Ameublement, éclairage, chauffage, etc., sont les mêmes. Les classes sont au nombre de cinq, toutes belles et spacieuses. Le réfectoire, les dortoirs, ne laissent rien à désirer. Tout se trouve dans l'enceinte du couvent, qui, lui, de son côté, possède ses locaux réguliers au grand complet.

Le programme scolaire est assez chargé, car, aux études générales que font les garçons, il faut ajouter les travaux propres aux jeunes filles. On enseigne tout d'abord la langue chinoise, puis la géographie, l'histoire, l'arithmétique, l'histoire naturelle, le dessin, la peinture, la musique, le chant. Viennent ensuite — mais c'est facultatif — les principales langues européennes. Enfin les travaux d'aiguilles, couture, crochet, broderie, blanchissage.

Pour couronner cet ensemble de connaissances profanes, la gymnastique.

Vous rirez peut-être en lisant ce mot; mais c'est la pure vérité, et la première chose que l'inspecteur délégué de Pékin a demandée en visitant l'école en juin dernier, a été de savoir s'il y avait une salle de gymnastique. On lui a répondu en lui faisant visiter la salle en question. Il n'a pu retenir l'expression de son admiration :

“ — Vous autres Européens, a-t-il dit, vous n'avez besoin de rien apprendre d'autrui, vous faites tout par vous-

mêmes. Vous
nois; vraimen
cie au nom d

N'est-il pa
par un païen,

Nos Chinoi
pouviez les v
lité. Elles to
mais jamais e
dre la face
arrive, vite ei

Presque tou
en effet, que
tes aux même
les païennes, j
Toutes sont, d
lent, plus tar
tresses d'école

Plusieurs d
labeur si dur
en ville, dans
d'anglais, de d
bien sûrs qu'e
auditrices des
d'arriver jusq
Que de baptê
petits enfants,
le grand voile
Chinois !

mêmes. Vous travaillez plus que nous pour le peuple chinois; vraiment vous voulez notre bien et je vous en remercie au nom de la République ! ”

N'est-il pas beau d'entendre de telles paroles, adressées par un païen, à d'humbles religieuses ?

Nos Chinoises font donc de la gymnastique, et, si vous pouviez les voir un instant, vous seriez surpris de leur agilité. Elles tombent bien parfois, elles se tordent les pieds; mais jamais elles ne se plaignent, et, afin de ne pas “ perdre la face ”, question capitale, quand un accident leur arrive, vite elles regardent si personne ne les a vues.

Presque toutes les élèves sont chrétiennes. On ne compte, en effet, que 12 païennes parmi elles. Toutes sont astreintes aux mêmes exercices religieux sans distinction. Parmi les païennes, plusieurs, d'ailleurs, se préparent au baptême. Toutes sont, du reste, des filles de bonnes familles, qui veulent, plus tard, se donner à l'instruction, soit comme maîtresses d'écoles, soit comme catéchistes.

* * *

Plusieurs de nos bonnes religieuses, non contentes du labeur si dur de leur école, ont encore accepté de se rendre en ville, dans une école païenne, pour donner des leçons d'anglais, de dessin, de peinture et de gymnastique. Soyez bien sûrs qu'elles ne se contentent pas d'inculquer à leurs auditrices des notions purement profanes; elles tâchent d'arriver jusqu'à leurs âmes et elles y parviennent souvent. Que de baptêmes elles ont déjà administrés, surtout aux petits enfants, car, grâce à Dieu, la longue robe blanche et le grand voile des Franciscaines inspirent confiance aux Chinois !

Les inspecteurs de l'enseignement et les hauts fonctionnaires apprécient tout le bien opéré par nos écoles, car j'ai appris que dernièrement, plusieurs hauts personnages du Chan-si, membres du Parlement, étant réunis en assemblée et parlant justement des écoles, ont loué les nôtres sans restriction. Ce fait m'a été rapporté par l'un d'eux qui est un chrétien fervent.

* * *

Depuis la sanglante persécution de 1900, s'est ouverte une ère de paix et de liberté. Nous devons donc, puisque nous le pouvons, travailler avec plus d'ardeur que jamais à la diffusion de la religion chrétienne par l'oeuvre des écoles. Le sang de tant de martyrs versé en Chine se répand maintenant comme une rosée bienfaisante sur tous. Nos évêques, nos prêtres, nos séminaristes, nos religieuses et nos chrétiens égorgés pour la foi veillent sur nous et sur nos oeuvres. Puissent ces bienheureux nous continuer leur assistance afin que la grâce divine touche le coeur de tous les pauvres païens, encore bien nombreux, hélas !

Chers lecteurs, amis et bienfaiteurs, joignez vos prières aux nôtres afin que bientôt le vrai Dieu règne en Maître souverain dans toute la Chine.

Nos enfants, nos chrétiens ne vous oublient pas et chaque jour, à la sainte messe, ils adressent au ciel pour vous leurs plus ferventes prières.

Au Co

Lettre
des Soeurs

L'OUROU
ristes
équatoriale,
rivaliser de
Grâce à so
leur y est te
la période d'a
venant dans
les cas de fiè
Le pays es
tousi " qui le
maîtres ; les
tousi " et les
les autochton
tiennent poi
n'a aucunes d
férentes races
Batousi sont c
nie.

AFRIQUE

Au Cœur du Continent noir

Lettre de Sœur MARIE QUODVULTDEUS,
des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique
(Sœurs blanches)

L'OUROUNDI est un pays montagneux, que les touristes européens ont surnommé la " Suisse équatoriale, " et où, en effet, plus d'une contrée peut rivaliser de pittoresque avec les paysages helvétiques.

Grâce à son altitude de 1,700 à 1,800 mètres, la chaleur y est tempérée et le climat en est très sain. A part la période d'acclimatation, à laquelle chaque Européen venant dans le pays doit payer plus ou moins tribut, les cas de fièvre sont rares parmi les missionnaires.

Le pays est habité par trois races de Noirs : les " Batousi " qui le conquièrent jadis, et en sont restés les mattres ; les " Bahoutou " sorte de vassaux des " Batousi " et les " Batwa " race de parias qu'on croit être les autochtones et qui, sauf pour le commerce, n'entretiennent point de relations avec les deux autres. On n'a aucunes données certaines sur l'origine de ces différentes races ; en général, cependant, on pense que les Batousi sont originaires de l'Egypte ou de l'Abyssinie.

Les Batousi sont, sans contredit, l'une des plus belles races du centre de l'Afrique. Ils ont une haute taille, des traits fins, le nez régulier, de grands yeux brillants ; la mâchoire est peu allongée, et les lèvres, qui font à peine saillie, ne défigurent pas le visage. La couleur de la peau varie entre le noir ébène, le brun et le bronze. On retrouve le même type, plus ou moins accentué, parmi les Bahutu ; mais ceux-ci n'ont ni les traits distingués ni l'extérieur noble et fier des Batousi.

La population de l'Oroundi est bien au-dessus de toutes les autres races nègres de l'Afrique ; elle garde quelque chose de la pureté primitive des mœurs patriarcales. La famille y est bien constituée, et l'esprit de famille très développé. La femme n'est pas regardée par son mari comme une esclave. Elle occupe au foyer le rang qui lui convient, et peut faire valoir ses droits d'épouse et de mère. Elle a son travail à elle comme le mari a le sien. Elle doit élever les enfants, préparer les repas, tandis que l'homme coud les habits, soigne et trait les vaches, ou répare l'enclos et la hutte. Tous deux travaillent ensemble aux champs.

L'enclos, fait de piquets et de branchages, entoure l'habitation pour la protéger contre l'invasion des fauves. A l'intérieur de cette clôture, on voit des constructions en roseaux, de forme cylindrique, reposant sur des piquets à 50 centimètres du sol : ce sont les greniers indigènes ; là se conservent les provisions.

La hutte a une forme circulaire et une toiture de paille ou d'herbe en forme de coupole. A l'entrée se

trouve une
par une cloi

L'intérieur
dont l'une se
trouve le foyer
aussi la cuis
long des pa
forme de co
autre table,
et à sécher l
tent en une
écrase le gra
tes sortes de
cruches de t

Quand on
vent quelqu
entretiennen
tié. On les cr
fête, ruissela
d'une espèce
verte, qu'ils
visite traditi
Nos braves n
ont dans leur
d'expressions
et des termes
de se servir

trouve une espèce de vestibule, séparé de l'intérieur par une cloison de roseaux.

L'intérieur est lui-même séparé en deux parties, dont l'une sert de chambre à coucher. L'autre, où se trouve le foyer, est la chambre de réception ; on y fait aussi la cuisine, et la famille y prend ses repas. Le long des parois intérieures, on place une table en forme de cercle, tandis qu'au-dessus du foyer une autre table, carrée, celle-là, sert à recevoir les vivres et à sécher le grain. Les ustensiles de ménage consistent en une pierre longue et plate, sur laquelle on écrase le grain, un mortier de bois avec son pilon, toutes sortes dealebasses et de corbeilles, des pots, des cruches de terre, etc.

Quand on entre dans un enclos, on rencontre souvent quelque visiteur ou visiteuse, car les Barundi entretiennent d'assidues relations de famille ou d'amitié. On les croise souvent sur les chemins en habits de fête, ruisselants de beurre et la tête rasée, enduite d'une espèce d'ocre rouge ; une petite corbeille couverte, qu'ils portent sur la tête, contient le cadeau de visite traditionnel : patates, petits pois, cacaouettes, etc. Nos braves montagnards sont des gens fort polis : ils ont dans leur langue et leurs coutumes toute une série d'expressions de respect, de remerciements, de politesse, et des termes de courtoisie dont ils n'omettent jamais de se servir quand l'occasion s'en présente.

• • •

Le pays se divise en divers districts, qui sont gouvernés par des " Batware " ou chefs. La plupart d'entre eux sont Baganwa, princes ou membres de la famille royale, et tous, bien entendu, à part quelques rares exceptions, Batousi. Chaque famille batousi a ses vassaux, qui doivent payer un tribut consistant en produits de leurs cultures et en corvées, ce qui rappelle le système féodal du moyen-âge.

Les chefs doivent rendre la justice : ce sont eux aussi qui conduisent les hommes à la guerre. Il n'y a pas d'armée régulière, mais, aussitôt que le chef fait l'appel, tout homme valide devient soldat. Les armes sont : la lance, l'arc et les flèches ; ces dernières ne sont pas empoisonnées. On a fait aux Baroundi la réputation de n'être pas de bons soldats, mais, à armes égales et une fois lancés, ce sont pourtant de solides guerriers, ils l'ont prouvé plus d'une fois.

Leur jeu favori est la danse de guerre, qui consiste plutôt en combats simulés. La lance dans une main l'arc et les flèches dans l'autre, ils bondissent en avant comme pour se jeter sur un ennemi invisible, puis se retirent soudain à quelques centaines de mètres, pour renouveler cette feinte d'attaque ; ils font encore d'autres évolutions curieuses ; les gestes et les chants de guerre varient assez, mais le rythme change peu. Les femmes ont aussi leurs danses, qui diffèrent beaucoup de celles des hommes et sont bien moins intéressantes.

Cet amusement est une sorte de passion. Les Baroundi, vrai peuple de danseurs, dansent à tout âge,

seuls ou en
soit à l'occa
d'une noce,
nage haut p
chose d'extr
essaye déjà

Une fois,
jeunes filles
leurs mama
monium, et,
chepied pou
rythmiques
tait : c'était

On compr
toutes les ra
que travail
que pour m
la plupart le
tituent d'aill
tou, quelque
de leur mod
têtes de gros
fournir la n
prendre la p

La culture
haricots, dor

seuls ou ensemble, soit simplement, pour se réjouir, soit à l'occasion de la naissance de jumeaux, ou bien d'une noce, ou encore en l'honneur de quelque personnage haut placé ; en un mot, chaque fois que quelque chose d'extraordinaire se présente. Le petit enfant s'y essaye déjà sur le dos de sa mère.

Une fois, pendant la leçon de chant donnée aux jeunes filles et aux femmes, les marmots, quittant leurs mamans, s'avancèrent à quatre pattes vers l'harmonium, et, mettant leurs petites mains sur le marchepied pour se tenir debout, faisaient des mouvements rythmiques sur la mesure du cantique que l'on chantait : c'était comique, mais charmant à voir.

* * *

On comprend que cette race, gaie, comme d'ailleurs toutes les races noires, aime mieux rire et s'amuser que travailler. Aussi les Baroundi ne travaillent-ils que pour manger et se vêtir. Les Batousi tirent pour la plupart leur entretien de leurs troupeaux, qui constituent d'ailleurs toute leur richesse. Parmi les Bahoutou, quelques-uns tâchent de s'élever un peu au-dessus de leur modeste condition, et se sont procuré quelques têtes de gros bétail. Mais le troupeau tout seul ne peut fournir la nourriture quotidienne, ce qui les oblige à prendre la pioche pour travailler leurs champs.

La culture principale chez les Baroundi est celle des haricots, dont ils font leur mets national ; ils ont aussi

des bananeries, et cultivent patates, manioc, cacaouettes, petits pois, lentilles, sorgho et éleusine.

Par-ci, par-là, dans les bananeraies, ils plantent quelques " ficus " qui leur fournissent le vêtement. Dès que le tronc a une certaine grosseur, on le dépouille de son écorce ; celle-ci, frappée avec un maillet, s'élargit sous cette opération, jusqu'à ce qu'elle ferme une pièce plus ou moins carrée d'étoffe assez mince ; on la lave alors, et on la froisse pour la rendre plus souple ; enfin elle est séchée au soleil, et les morceaux obtenus sont ensuite cousus les uns aux autres pour former divers habits. Les femmes sont convenablement vêtues, et ont même un costume gracieux.

Dès que tombent les premières pluies, les Noirs commencent à piocher. Les travaux des champs se continuent pendant toute la saison des pluies, car plusieurs produits peuvent être récoltés deux fois en ces six mois. Cette saison achevée, les indigènes passent les mois suivants à boire de la bière, car chaque famille brasse à son tour, et convie parents et voisins pour boire de compagnie. Ceux-ci ne font jamais la sourde oreille à une telle invitation, car les nègres sont fous de leur " moga ". Naturellement, chacun des convives doit une politesse réciproque à l'hôte, qui va ainsi faire la fête successivement dans toutes les huttes du village.

* * *

La saison
tions.

Le propri
son ; il réu
dès qu'ils se
et amis vier
achevée dan

Le salaire
quelques cr
dant la jour

L'industri
des patriarc
leurs instru
sont artistes
lances, des c
haches et de
ils font des l
fil de fer qu'
fin. Ils creus
des mortiers
flèches, des
ustensiles de

La poterie
dant, quelqu
nairement, c
ble dans un
" village des

La saison sèche est aussi la période des constructions.

Le propriétaire ne doit pas bâtir lui-même sa maison ; il réunit seulement les matériaux nécessaires, et, dès qu'ils sont rassemblés, toute la parenté, les voisins et amis viennent construire la hutte, qui se trouve achevée dans une seule journée.

Le salaire de ces ouvriers volontaires consiste en quelques cruches de bière, auxquelles on recourt pendant la journée pour entretenir le courage.

* * *

L'industrie parmi les Baroundi date encore du temps des patriarches. Ils travaillent le fer, et, eu égard à leurs instruments très primitifs, on peut dire qu'ils sont artistes en ce métier. Ils fabriquent de très belles lances, des coutelas et des couteaux, des pioches, des haches et des hachettes. Comme travaux plus délicats, ils font des bracelets de cuivre rouge et jaune, et du fil de fer qu'ils savent étirer jusqu'à ce qu'il soit très fin. Ils creusent aussi des troncs d'arbres pour en faire des mortiers, et fabriquent avec le bois, des arcs, des flèches, des tiges de lances et divers petits outils ou ustensiles de ménage.

La poterie est surtout l'industrie des Batwa ; cependant, quelques Bahoutou exercent aussi cet art ; ordinairement, ceux qui s'y adonnent se groupent ensemble dans un village qu'on appelle de ce fait le "village des potiers".

Les femmes baroundi sont très habiles à tresser des corbeilles de toutes formes, avec ou sans couvercle ; elles se livrent aussi à d'autres travaux de vannerie très fins : bracelets, anneaux de jambes, gobelets pour boire ; le tressage en est si serré, que ces gobelets ne laissent pas passer une goutte d'eau. Elles emploient pour cela une sorte d'herbe ou les jeunes branches d'un palmier qui n'a pas encore étendu ses feuilles. Les corbeilles plus grossières se font avec des lanières d'écorce d'arbre.

* * *

Les Baroundi sont trop attachés à leur pays et à leur foyer pour désirer en sortir ; aussi ne font-ils pas de commerce à l'extérieur.

Ils se contentent d'échanger leurs produits avec leurs voisins, ou avec les marchands ambulants qui parcourent ces régions, contre du sel, des pioches, des cruches, des chèvres, du grain ou d'autres vivres, voire même, depuis quelques années, contre des étoffes.

Les perles étaient auparavant la seule monnaie courante ; mais, comme l'argent européen commence à circuler, les perles disparaîtront bientôt entièrement comme valeur monétaire.

* * *

La religion, comme celle de tous les pays noirs, est le triste fétichisme. Les Baroundi croient à l'existence d'un

Dieu, Imana, ce qui existe de là leur est aucun culte car, étant tout n'y a donc qu

Mais ils ont ou mauvais cause tous le faut tâcher d

Ces pauvres leurs besoins des offrandes décès ou un a mêmes malades s'en vont vers ne fait qu'excher des poucs se croient prêts ou si elle est *murmurati*, qui, comme se la superstition

Les Baroundi vieilles racontent de nombreuses portées morales tional.

Dieu, Imana ou Rugira, créateur et conservateur de tout ce qui existe ; ils croient aussi que l'âme survit au corps ; de là leur croyance aux *mizimu* (esprits). Ils ne vouent aucun culte à Imana. " Ce n'est pas nécessaire, disent-ils, car, étant tout à fait bon, il ne nous fait que du bien ; il n'y a donc qu'à le laisser faire. "

Mais ils ont un véritable culte pour Kiranga, le démon ou mauvais esprit, qui n'est occupé qu'à faire le mal, et cause tous les malheurs. " Car, pour celui-là, disent-ils, il faut tâcher de rester ami avec lui. "

Ces pauvres ignorants invoquent donc le démon dans leurs besoins ; ils cherchent à gagner ses bonnes grâces par des offrandes et des cadeaux, et à apaiser sa colère, quand un décès ou un accident survient dans la famille. S'ils sont eux-mêmes malades, ou craignent un malheur quelconque, ils s'en vont vers le *mufumu* (devin et médecin à la fois) qui ne fait qu'exploiter leur crédulité. Celui-ci leur vend fort cher des poudres et des amulettes, par lesquelles leurs dupes se croient préservées de tout danger. Si la pluie fait défaut, ou si elle est trop abondante, les Baroundi font appel au *murmurati*, autre sorcier qui a la pluie en son pouvoir, et qui, comme son collègue le devin, sait profiter largement de la superstition du peuple.

Les Baroundi ont leurs traditions, que les vieux et les vieilles racontent aux jeunes autour du foyer. Ils ont aussi de nombreuses fables, dont quelques-unes d'une certaine portée morale, et où se retrouve toujours le caractère national.

* * *

Ces quelques notes sur l'Ouroundi et ses habitants peuvent donner une idée du beau champ d'apostolat que les missionnaires ont à cultiver ici.

Ils y a certainement chez les indigènes des qualités qui font espérer qu'avec le temps, une bonne et sérieuse chrétienté pourra se former parmi eux. L'heure de la grâce semble, d'ailleurs, avoir sonné pour ces deux millions d'âmes. Les peines, les souffrances, les privations de toutes sortes n'ont pas manqué aux ouvriers évangéliques qui se sont établis les premiers dans ce pays. Cependant, les missionnaires ayant réussi à gagner peu à peu la confiance des indigènes, un changement complet s'est opéré dans l'esprit des Baroundi, surtout dans les six dernières années et maintenant les catéchumènes accourent spontanément de plus en plus nombreux vers nous et témoignent un grand désir de s'instruire de notre sainte religion.

UNE VIS

LA

Par le R. P.

EN ROUTE
HUAN

A VANT
Hu
de Junin, c
de la plaine
nord.

Le mardi,
Edilberto, d

¹ Voir les n

AMÉRIQUE

UNE VISITE A LA CORDILLÈRE DES ANDES

(PÉROU)

LA TERRE — LA FLORE — LES HOMMES

Par le R. P. PHILIPPE KIEFFER, de la Congrégation
du Saint-Esprit

(SUITE) ¹

EN ROUTE VERS HUANCAYO — SAN GERONIMO — OU EST
HUANCAYO ? — UNE HALTE A CONCEPCION —
L'AUDIENCE DE M. LE PRÉFET

AVANT de rentrer à Jauja, j'avais projeté de visiter Huancayo, chef-lieu de province du département de Junin, centre agricole et commercial à l'extrémité sud de la plaine du rio Mantaro, dont Jauja occupe l'extrémité nord.

• • •

Le mardi, à huit heures du matin, je saute en selle avec Edilberto, dans la cour du couvent. Un petit Indien, monté

¹ Voir les numéros de février, juin et octobre 1918.

lui aussi sur un cheval du couvent, devait nous servir de guide jusqu'à San Geronimo.

Je conserve un excellent souvenir de l'hospitalité des Franciscaïns. Tout y fut simple, cordial, franc et bon. Je tenais à leur donner une aumône ; mais, le procureur n'étant pas là, je dus la confier à notre guide, aucun des Pères présents, pas même le gardien, n'étant autorisé par la règle à toucher de l'argent.

* * *

Le chemin suit d'abord la rue du hameau d'Ocopa, puis des champs bordés d'aulnes, le long desquels coulent des *acequias* limpides et abondantes. L'air frais du matin est délicieux.

En approchant de San Geronimo, nous coupons à travers le *cerro*. Là, le paysage change, la nature devient dure, le soleil implacable. A la descente, très raide, j'aurais repassé par les émotions de la descente à Jauja de vendredi dernier, si le sentier bien tracé, ou plutôt l'escalier taillé dans le roc, ne m'avait averti, à tout instant, que d'autres avant moi avaient passé par là.

Vers onze heures, nous trottons, comme une patrouille de cavalerie, le long de la grande route de San Geronimo, tandis que les Indiennes courent ramasser leurs *hijitos* (garçonnetts) qui jouent dans les ruisseaux.

En débouchant sur la place, nous sommes salués d'un air de *bamboula* que jouent six Cholos, vêtus de *ponchos* et marchant à grands pas, sur deux rangs, vers l'église. C'était hier la fête de saint Roch, patron du pays, lequel,

probableme
Jérôme. U
dure pas l
fices ; aujou
aux *toros*, q

Avec un
je fais ouvr
pénètre à cl

Le curé,
audace con
gauche du
bienvenue,
yo hablaba
l'espagnol),
tillon que j'

Dom Bus
plus disting
ler pour pc
embarras, i
revêtant un
(car il deva
le plus vite
onze heures
Edilberto et
nous accom
midi.

probablement à l'occasion d'une peste, a dû supplanter saint Jérôme. Une fête chez les Cholos ne compte pas si elle ne dure pas huit jours. Hier, il y a eu pétards et feux d'artifices ; aujourd'hui, il y aura des combats de taureaux. C'est aux *toros*, que s'adresse la sérénade, et non à nous.

* * *

Avec un aplomb qui m'étonne encore quand j'y réfléchis, je fais ouvrir à deux battants le portail du presbytère et pénètre à cheval avec mes compagnons dans la cour.

Le curé, heureusement, était homme à comprendre cette audace confraternelle. Il sortit du bureau qu'il occupait à gauche du portail, et, les mains tendues, me souhaita la bienvenue, pendant que je lui expliquais que, *por desgracia yo hablaba mal español* (par malheur, je parlais très mal l'espagnol), vérité évidente et incontestable, d'après l'échantillon que j'étais en train de fournir.

Dom Busque, Augustin espagnol, est un des prêtres les plus distingués du diocèse de Huanuco. On venait de l'appeler pour porter les sacrements à un malade. Sans aucun embarras, il donna les ordres pour le déjeuner, et, tout en revêtant un costume, moitié de chœur, moitié de cavalerie (car il devait aller à cheval), il m'expliqua qu'il reviendrait le plus vite possible ; mais que, s'il n'était pas de retour à onze heures un quart, nous devions nous mettre à table, Edilberto et moi, et qu'à onze heures trois quarts, son *boy* nous accompagnerait à la station, le train devant passer à midi.

* * *

Le train se fit attendre, et, cette fois, y mit bonne mesure. A quatre heures du soir nous circulions encore autour de la petite station, en compagnie des ânes et des porcs qui pâturaient dans les chaumes...

De San Geronimo à Huancayo, le chemin n'est pas long. A cinq heures, au milieu d'un champ, où une hutte en planches représente la gare provisoire, le train s'arrêtait.

Etait-on à Huancayo ? Personne ne pouvait me le dire. Je conclus que oui, en constatant que toutes les voitures se vidaient lentement. Nous fîmes comme tout le monde et descendîmes.

* * *

Mais où se trouve Huancayo ? Comme à Matahuasi, personne ne bouge, quoique chacun se dandine à la place où il se trouve enchâssé dans la foule. Finalement, je crus découvrir au bout du train un semblant de mouvement en avant. Nous allâmes dans cette direction.

Cette opération hardie et insolite parut décider le gros de la bande à opter enfin pour un écoulement vers la ville invisible. Quant à trouver, parmi tous les oisifs qui étaient venus au-devant du train, quelqu'un qui consentît, même en y mettant le prix fort, à porter une sacoche ou une couverture de voyage, il n'y fallait pas songer.

Après un bon quart d'heure de trajet sur la voie, en sautant d'une traverse à l'autre, nous arrivons à quelque chose qui ressemble à une rue perpendiculaire à la ligne du chemin de fer. Nous nous y engageons, et voyant ceux qui nous suivent en faire autant, nous comprenons que nous sommes arrivés.

L
Mer
de
fami
père
Itali

J'a
un p
Les j
veut
pour
le cl
des k
prêtr

Je
de de

Me
d'un
mettr
de fai
crain

19
ter H

L'église étant fermée, nous allons directement à l'hôtel Merluzzi, dont l'enseigne italienne me promet des facilités de conversation avec l'hôtelier. Effectivement, c'est une famille d'Italiens et qui ont l'air de braves gens, du moins le père et la mère. Les enfants, comme cela arrive souvent en Italie, semblent jouir de grandes libertés.

* * *

J'ai fait visite à M. le curé, *el senior Vicario*, qui a paru un peu médusé par l'arrivée insolite d'un prêtre français. Les projets de Mgr l'évêque de Huanuco pour Jauja, où il veut nommer curé un prêtre français (ce qu'il a déjà fait pour le Cerro de Pasco), la prédilection qu'il montre pour le clergé étranger, font à présent que tout curé péruvien des bords du Mantaro tremble pour sa situation quand un prêtre français passe à dix lieues à la ronde.

Je laisse le bon "vicaire" à ses frayeurs, et lui souhaite de dormir mieux que je n'espère le faire.

Mes papiers sont en règle; il les a lus très attentivement d'un bout à l'autre et il n'a pu faire autrement que de m'admettre à dire la messe demain matin. J'y demanderai à Dieu de faire des curés du Pérou de tels saints, qu'ils n'aient à craindre le voisinage d'aucun clergé du monde.

* * *

19 août. — J'ai employé une partie de la matinée à visiter Huancayo.

Rien de remarquable, sauf la Grande-Rue, très large, pavée en cailloux roulés, qui traverse la ville d'un bout à l'autre.

Faisant angle droit avec cette artère, dans la direction du rio Mantaro, une belle avenue d'eucalyptus conduit au cimetière. De là, en se retournant, on a vue d'ensemble sur la ville, et on aperçoit, par une échancrure de la montagne, le Cerro de Comas, couvert de neiges perpétuelles.

Je suis reparti en enjambant pour la seconde fois, durant l'espace d'un bon kilomètre, les traverses de la voie. J'aurais tort de me plaindre. M. le préfet du Cerro de Pasco, qui prend le même train, exécute devant moi, avec le secrétaire de la préfecture et l'officier de gendarmerie qui l'accompagnent, la même gymnastique réconfortante.

* * *

A Concepcion, le train s'est arrêté vingt minutes ; j'ai eu le temps de faire des études de mœurs.

La gare n'existe pas encore, le train s'arrête au bas d'un escarpement qui est, à n'en pas douter, l'ancienne berge du Mantaro. La ville doit se trouver en haut : on ne la voit pas et on ne découvre pas non plus le chemin qui y conduit.

On est dans un terrain conquis sur la rivière, cultivé, planté d'arbres — toujours des aulnes — dont quelques-uns ont été abattus, c'est-à-dire sciés à un mètre du sol, pour faire place à la gare future. Autour de ces souches, quelques femmes cholas se sont installées avec les comestibles et la boisson qu'elles vendent aux voyageurs.

J
de s
tout
tem
cou
D
chat
poul
Choi
a un
vend
au p
à la
que l
dépo
tout
Av
manè
Un v
vie et
une fi
avec
pour
pirer,
Quan
au fo
le dép



J'avais juste en face de ma portière une des vendeuses, de sang mêlé, et d'une activité qui lui donnait le pas sur toutes les autres. La sueur lui ruisselait sur le visage et, de temps en temps, elle l'essuyait d'un coup de revers du coude.

Deux pots de terre, enveloppés de couvertures pour rester chauds, contiennent l'un du riz, l'autre de la viande de poule mijotant dans une sauce jaune. Une famille de Cholos (deux hommes et trois femmes) se fait servir. Il y a une assiette pour chacun. Avec une cuiller de bois, la vendeuse tire d'abord un morceau de poule ! puis elle passe au pot au riz, sert la ration sur l'assiette, retourne au pot à la poule, y puise trois cuillerées de sauce. En même temps que la troisième cuillerée, avec une maîtrise souveraine, elle dépose la cuiller elle-même sur l'assiette, et présente le tout au client.

Avant de repasser à un autre et de renouveler le même manège, elle sert de l'eau-de-vie à des Cholos qui attendent. Un verre à boire est la mesure : elle le remplit d'eau-de-vie et, au moyen d'un entonnoir, fait couler le liquide dans une fiole qu'elle présente au plus rapproché des acheteurs, avec deux, trois, quatre petits verres. Elle en fait autant pour un autre groupe. Puis, sans prendre le temps de respirer, elle retourne aux consommateurs de poule au riz. Quand un morceau de poule récalcitrant s'obstine à rester au fond du pot, elle le saisit proprement avec les doigts et le dépose, d'un geste arrondi, sur le bord de l'assiette.

Pendant ce temps, les Cholos détenteurs des fioles d'eau-de-vie ne perdent pas leur temps. Les petits verres se remplissent, se vident, et se remplissent encore.

Les femmes préfèrent la *chicha*. L'infatigable débitante la leur sert dans de grands verres qu'elles se passent les unes aux autres, avalant de grandes lampées et abreuvant les bébés qu'elles portent ficelés sur leur dos. Ceux-ci boivent comme des bienheureux et suivent ensuite du regard, par dessus l'épaule de la maman, le large geste de la voisine qui boit à son tour.

Il y a aussi des consommateurs de sandwiches à la salade, des sandwiches où, en même temps que la viande, est emprisonnée une grande feuille de salade. Tout le monde a l'air très content.

Quand je crus que le train allait partir, le chauffeur de la machine, un Cholo, avec un employé de la gare, Cholo aussi, portant un crayon derrière l'oreille, et consultant souvent sa montre, se font servir de la poule au riz qu'ils mangent accroupis sur leurs talons, comme les autres. Ce crayon derrière l'oreille et cette montre nickelée, en se combinant avec les deux pots de terre, la sauce jaune et la cuiller de bois, produisent le plus pittoresque effet.

• • •

Autre arrêt, à la station de Matahuasi.

M. le préfet du Cerro de Pasco était monté dans le train à

H
de

d't
wa
trè
té,
poi
pas
il é
cor
fen
ref
en
fen
mél
L'a
ni
per
reu
pas
elle
I
prin
beau
don
tern
l'arr
et à
rom

Huancayo et occupait, dans mon wagon, une banquette devant la mienne.

Le train était à peine arrêté, qu'une femme sang mêlé, suivie d'un petit garçon et deux femmes cholos, pénétra dans le wagon et alla droit au noble fonctionnaire, lui tendit la main très simplement, en lui demandant des nouvelles de sa santé, puis, de l'autre main fit avancer le petit garçon. Celui-ci portait sur l'épaule des *alforjas* bien garnis. Je ne compris pas tout ce que dit la femme ; mais, par le peu que je saisis, il était évident qu'elle offrait des rafraichissements. Le menu comportait une bonne demi-douzaine d'articles que la brave femme énuméra à mesure que le préfet, très gentiment refusait. Un des articles consistait en eau-de-vie, un autre en bananes. Quand l'énumération fut terminée, la bonne femme, sans insister, dit au petit garçon de s'en aller. En même temps, elle tira en avant l'une des femmes cholos. L'autre suivit. Toutes deux avaient l'air vague et indéfini qui est propre aux femmes cholos. L'introductrice, sans perdre une seconde, exposa de quoi il s'agissait. Malheureusement, je n'entendis que très imparfaitement. Ce ne fut pas long : cette femme s'exprimait avec beaucoup d'aisance, elle avait sans doute préparé son discours.

Le premier magistrat du département se montra bon prince, d'un bout à l'autre de cette scène qui m'intéressa beaucoup. Il écouta la femme, lui fit ensuite une réponse dont elle parut contente, et l'audience se serait sans doute terminée tout à fait au gré des trois pétitionnaires, sans l'arrivée d'un gros monsieur qui se mit à saluer le préfet et à lui parler, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'il interrompait une conversation commencée.

Les trois femmes attendirent. Le train siffla une fois, deux fois. Les employés impatients vinrent crier à la portière : *Vamos abajo* ! " Descendez ! " et, voyant qu'on ne bougeait pas, sortirent : en faisant claquer la porte.

Enfin, au moment où le train s'ébranlait, les solliciteuses partirent. Celle qui avait servi de patronne aux deux autres aurait bien voulu serrer encore la main au préfet : mais le gros monsieur était là qui occupait toute la place . . .

Pauvres femmes ? quelle peine avaient-elles ? De quelle injustice venaient-elles se plaindre ? Et quelle justice obtiendraient-elles ? J'ai pensé à elles longtemps encore, tandis que le train filait à travers les chaumes, et que les *quebradas* de la Cordillère présentaient, une à une, leurs flancs rouges brûlés par le soleil de midi . . .

* * *

De retour à Jauja, j'y demeurai quelques jours, m'occupant à des observations botaniques et ethnologiques, jouissant du bon climat qui m'avait été particulièrement recommandé et que je trouvai à la hauteur de sa réputation, enfin préparant la suite de mon voyage qui devait me porter jusqu'au Chanchamayo, parmi les missions franciscaines de la Forêt.

Le 23 août je repris le chemin de la Oroya et passai la nuit dans une chambre " choisie " de l'Hôtel Junin.

Trois chevaux, l'un monté par un *arriero* (muletier) cholo, arrivèrent dans la soirée, de Tarma, où je les avais commandés.

X

LA MESSE POUR CARMINETTE — PASSAGE DE LA CORDIL-
DILLÈRE — TARMA — LA PATRIE DE LA POMME DE
TERRE — PALCA — LA CEJA DE LA MONTANA

Je n'avais pas pu célébrer la messe à La Oroya, lors de mon premier passage, malgré les démarches que j'avais fait faire par Edilberto auprès du sacristain. Cette fois, j'allai en personne rendre visite à cet important personnage. Il me promit de tout préparer, dans la pauvre chapelle, pour la messe du lendemain.

A l'heure convenue j'étais au seuil du saint lieu. Je trouvais porté close. Edilberto se mit en quête du sacristain ; il revint après une bonne demi-heure sans l'avoir rencontré.

Nous nous en retournions à l'hôtel et allions franchir le pont du rio Mantaro, quand nous aperçûmes le bonhomme qui accourait, le *poncho* flottant au vent. Il portait deux bouts de cierges et nous expliqua qu'il était allé chercher du vin fort loin.

Dans la sacristie, — réduit obscur dont le mobilier consistait en une vieille malle, — tout manquait. En combinant des ornements de différentes couleurs, je pus enfin, après une heure d'efforts, offrir le saint sacrifice que je tenais beaucoup à célébrer.

J'allais commencer mon voyage dans la grande forêt péruvienne le 24 août, fête de l'apôtre saint Barthélemy et anniversaire de la mort de sainte Rose de Lima.

Le sacristain paraissait désirer la messe autant que moi. Il m'avait prié, d'un air de componction, de lui dire *una misita para l'almita de Carmencita*, ce qui se traduirait en français, si nous avions les jolis diminutifs de l'espagnol, "une *messette* pour l'*âmette* de Carminette". Qu'était-ce que Carminette ? Ce n'était pas le moment de me le faire expliquer ; mais le souvenir était touchant. Je sentis, sans effort, mon âme en communion chrétienne avec celle du pauvre Serrano et celle de l'être aimé dont le nom ne pouvait se prononcer qu'enveloppé des plus douces harmonies de la langue castillane.

* * *

Essayer de trouver à déjeuner et de remettre la main sur mon *arriero* à qui j'avais donné rendez-vous à l'hôtel pour huit heures, en voilà assez pour me conduire au delà de neuf heures, dans un pays où l'on ignore ce que c'est qu'être exact ou pressé.

* * *

Comme il n'y avait de lait ni à l'hôtel Junin, ni nulle part ailleurs, je pris le parti d'ouvrir une boîte de lait condensé de mes provisions de voyage. Puis, l'étape devant être longue, j'entamai une boîte de sardines... à quoi j'ajoutai des œufs achetés chez des voisins obligeants.

Mais que faire de ce qui restait dans les boîtes ouvertes ? Edilberto me tira d'inquiétude. D'un geste ample et arrondi il en fit une franche et rapide lippée, sans oublier, au fond de la boîte à sardines, l'huile qu'il essuya avec des mouillettes de pain.

Il était dix heures passées quand enfin l'*arriero*, avec les trois chevaux, se laissa retrouver, et nous pûmes partir.

* * *

De La Oroya au sommet de la Cordillère orientale, il n'y a pas loin. Les deux Cordillères, — ou plutôt les deux rameaux de la Cordillère, car, d'après les travaux les plus récents, les Andes ne forment géologiquement qu'un seul système, — sont ici tout près de se confondre et le font effectivement à 80 kilomètres au nord, au nœud du Cerro de Pasco.

La piste que nous suivons longe un ruisseau qui se jette dans le rio Mantaro et prend sa source dans les petits lacs du sommet.

Dès qu'on a quitté les maigres champs cultivés qui avoisinent le bourg, on se trouve en pleine *puna*.

Les pentes, sauf quelques courtes montées, s'adoucisent. Nos chevaux, qui semblent insensibles au *soroche*, ne font pas de difficulté d'exécuter des galops sur l'herbe rase, tandis que la brise fraîche nous caresse le visage et que des oiseaux semblables à des alouettes, mais qui montrent des ailes jaunes quand elles se déploient, s'envolent devant nous.

* * *

A midi, nous franchissons le col de Tarma, par 4,300 mètres d'altitude. Un vent froid nous fouettait le visage, et j'avais les mains gercées comme en hiver.

Spectacle grandiose ! Les cols des Andes ne sont pas profonds comme ceux des Alpes ; on y jouit d'une vu

étendue sur les cimes environnantes, lesquelles se succèdent et s'enchevêtrent sur un immense plateau. Partout où n'affleurent pas les puissantes couches calcaires, souvent relevées en stratification verticale, le morne tapis de plantes à rosettes s'étend à perte de vue. A l'horizon se dressent les cimes neigeuses de la Cordillère occidentale. Çà et là, quelques *wernerias* jaunes, sans tige ni feuilles, semblables à des pièces d'or tombées de la ceinture d'un voyageur, brillent dans l'herbe grise. Une cactacée curieuse, hérissée de piquants et entièrement couverte de laine blanche comme la neige, forme de grandes touffes qui donnent l'illusion d'un mouton tombé au passage d'un troupeau, dont les pluies de la Sierra auraient lavé la toison. Des bandes de lamas, conduites par des arrieros, nous croisent de distance en distance, portant au marché de La Oroya les pommes de terre d'Acobamba et de Palca. Un silence imposant règne sur ces hauteurs. On passe en glissant sur le tapis d'*ichu* essoufflé par le mal de montagne, écrasé par la grandeur du spectacle, serré dans son manteau, sans presser le cheval sans se faire entendre, comme les nuages blancs, dont on est proche et qui promènent leur ombre de sommet en sommet, à travers l'immense Cordillère.

* * *

Le soleil baissait quand nous franchissions la porte monumentale de Tarma, après avoir salué en passant l'aimable supérieure des Sœurs de la Charité, à l'hôpital situé hors de la ville, et qui est d'une installation moins élémentaire que celui de Jauja.

Tarma, du reste, est plus favorisé que sa rivale du rio Mantaro. D'une altitude un peu moindre (3,050 au lieu de 3,400 m.), elle est surtout mieux arrosée. De grandes *acequias*, qui commence fort haut dans la vallée, lui font une ceinture de champs toujours verts et de jardins où les fleurs ne manquent en aucune saison.

Quand on débouche des hauteurs dénudées qui, entre 3,700 et 3,800 mètres, succèdent à la *puna* on croit se trouver dans un monde nouveau, à l'apparition de cette abondante verdure. Les saules de Humboldt, taillés en pyramide, semblent des peupliers d'Italie ; les *quisuars* au feuillage argenté ont de loin, l'apparence des oliviers ; les eucalyptus donnent à l'ensemble je ne sais quel air opulent. Sans effort on se transporte par la pensée dans la Sabine ou dans l'Ombrie, on entend le murmure de l'Anio, on se sent invité à s'asseoir au bord des eaux cristallines et glacées de la Farfa.

* * *

Comme pour compléter ces réminiscences je ne me trouvai en contact à Tarma qu'avec des Italiens, les frères Praeli, négociants à qui M. Grellaud m'avait recommandé et qui me rendirent de très appréciables services. Ils me mirent en relation avec leur compatriote Delgiudice, lequel me promit pour le lendemain, à un prix très convenable deux chevaux dont je disposerais pour le reste du voyage (une huitaine de jours).

Autres Italiens à l'hôtel Umberto Primo. J'ai dit plus haut mon opinion en général, sur les hôtels italiens au Pérou : celui de Tarma n'aura pas contribué à augmenter pour ces entreprises mon admiration très limitée.

* * *

Accompagné d'Edilberto, je quitte Tarma le lendemain au commencement de l'après-midi.

Le paysage en descendant, est toujours celui de la Sierra, sauf les champs de figuiers de barbarie et de belles plantations de pommes de terre en terrasses le long de la vallée.

* * *

Acobamba, le premier village qu'on rencontre, a en petit la physionomie de Tarma. On dit que le climat est plus doux, et on cite la longévité de ses habitants.

Ce qu'on ajoute, d'après la tradition, que les Espagnols y découvrirent la pomme de terre, n'est qu'une de ces légendes issues du besoin populaire de localiser en un endroit déterminé des faits attribuables à toute une région. La grosseur qu'avaient les tubercules de la pomme de terre, à l'époque de la conquête espagnole, prouve que cette plante de la Sierra était cultivée au Pérou depuis plusieurs siècles. Sans doute, les événements tragiques de Cajamarca détournèrent d'abord l'attention des conquérants de cette autre conquête, toute pacifique, qui allait doter le monde d'un aliment dont il semble aujourd'hui ne plus pouvoir se passer ; mais il est hors de doute que leurs premiers établissements, celui de Jauja par exemple, qui suivit d'une année à peine le *raid* de Cajamarca, durent leur révéler le précieux tubercule sans qu'ils eussent à le chercher à Acobamba, presque à la frontière orientale de l'empire incaïque.

La route, assez bien tracée, continue de descendre par

une pente généralement modérée Nous rencontrons des troupeaux de lamas portant du café, et des ânes chargés de tafia, qui nous bousculent. Par endroits, nous passons à travers de grands genêts fleuris et odoriférants où les serins chantent des airs printaniers.

Des pêchers en fleurs et quelques maisons en terre, groupées autour d'un petit clocher peint à la chaux, nous annoncent que nous sommes à Palca. Là, je trouve mon courrier de Lima et nous passons la nuit chez l'excellent senor Camacho.

* * *

Le lendemain, nous ne pûmes partir qu'à sept heures et demie.

Petit à petit le paysage change. Le Rio de Tarma, qui coule d'abord entre des bords verdoyants où fleurissent de superbes touffes d'arums blancs, importés ici, mais redevenus sauvages, ne tarde pas à s'engorger profondément. On pénètre dans une gorge sauvage que le chemin longe en corniche à cinquante ou soixante mètres au-dessus de l'eau.

Ce chemin est unique en son genre au Pérou. Sa faible largeur le rend impropre aux voitures ; mais, pour tout le reste, pentes uniformes, empierrement soigné, substructions en corniche, ponts, tunnels et autres travaux d'art, il est comparable aux meilleures routes de montagne de l'ancien continent.

* * *

Dès qu'on sort de Palca, les montagnes, jusque-là brûlées et nues, commencent à se couvrir de verdure et, à mesure

qu'on avance, la végétation devient plus fraîche et plus puissante. La nature de la roche est, du reste, différente : les grès, les schistes et les granits remplacent le calcaire.

Mais ce n'est pas ce changement qui est cause du paysage absolument nouveau devant lequel l'œil du voyageur est émerveillé : ce sont les nuages venus de l'Atlantique et de l'immense plaine que sillonnent les affluents de l'Amazone. Ils viennent ici faire une fraîche ceinture à la montagne et la vêtir d'un manteau d'abord léger, puis dont les plis se rapprochent et s'épaississent à chaque tournant de la route.

XI

LA " CEJA " DE LA MONTANA — LE BON SAMARITAIN —
HUACAPISTANA — LE PORTIQUE DE LA FORÊT —
LES CHIUACOS — LE NARANJAL — LE ROI DES
PAPILLONS — SAN RAMON — SUR LES
RUINES D'UNE HACIENDA FRANÇAISE

Nous sommes dans la *ceja de la montana* (l'orée de la forêt), qui court tout le long de la partie orientale des Andes du Pérou jusque vers le 80 de latitude sud, pour, de là, s'étendre insensiblement aux pentes ouest de la Cordillère et gagner le Pacifique aux frontières de l'Ecuador. Son altitude est entre 2,000 et 3,000 mètres.

Plus bas, dans la *montana* proprement dite, ce caractère n'existe pas. Il y tombe bien des averses à peu près chaque jour ; mais, l'averse tombée, le soleil resplendit sur la forêt, la lumière est éclatante, les vapeurs vite dissipées, la chaleur est intense. Aussi les caractères de la végétation y seront-ils tout différents.

A mesure qu'on descend, les épiphytes deviennent plus envahissantes. Beaucoup d'orchidées poussent indifféremment sur les rochers ou sur les arbres. Enfin voilà les fougères arborescentes, aux luxuriants flabelles, la splendeur de la *ceja* : une fois dans la montana, nous n'en trouverons guère, si ce n'est dans les ravins humides. En même temps, comme pour forcer l'admiration si elle avait jusque là résisté au charme, un délicieux bambou grimpant, le *chusquea*, aux tiges grêles couronnées de bouquets de feuilles fines, s'élance dans la mêlée, s'appuie sur tout ce qu'il rencontre et retombe en festons de toutes parts.

Sur les buissons et les plantes épiphytes, les fleurs abondent. Mais ce qui, plus que les fleurs, met les tons chauds dans la gamme des couleurs, c'est le jaune, le rouge, le blanc des jeunes pousses des arbres, et le jeu de la lumière sur le feuillage luisant que la brise balance comme les facettes d'un brillant candélabre.

* * *

Nous passons devant des cabanes où grouillent des douzaines d'enfants, mêlés à de petits cochons et à de petites poules. On y vend du *pisco* aux *arrieros* qui achèvent d'y perdre le peu d'idées que leur laisse le rude métier qu'ils mènent.

Le paysage est grandiose. A gauche, l'*arroyo* de Chuquisanco se précipite de plus de cent mètres de hauteur, blanc comme un ruban d'argent, dans le rio de Tarma qui mugit dans les rochers à cinquante mètres au-dessous du chemin.

Au sortir du tunnel de Fulperayoc, où nous avons eu

la chance de ne pas rencontrer quelqu'une de ces compagnies d'ânes chargés de tafia qui vous broient les jambes en vous froissant avec leurs tonnelets, nous nous trouvons en présence d'un indien couché au bord du chemin.

“ — Un *arriero* qui a trop bu ! ” fis-je.

Et je poussai mon cheval.

Edilberto me suivait d'un peu loin. Comme le bon Samaritain de l'Évangile, il s'arrête et demande à l'inconnu ce qu'il fait là, au chaud soleil du matin. Le malheureux est miné par la fièvre. Elle l'a saisi à la Merced et il va se faire soigner à Tarma. Un accès l'a abattu là depuis une heure.

Aussitôt que j'en suis informé, je reviens porter aide au pauvre homme.

• • •

Le tunnel de Pulperayoc, creusé dans la roche dure mesure 184 mètres de longueur. C'est une belle œuvre d'art. Il remplace l'ancien chemin qui était obligé de se tenir dans les hauts, au-dessus des escarpements granitiques du ravin.

On rejoint ledit chemin à l'auberge de Carpapata sur l'éperon abrupt d'un contrefort de la Cordillère, d'où il descend rapidement dans le fond de la vallée. On peut le prendre quand le temps est sec.

La route moderne décrit à cet endroit une belle boucle qui se déroule d'abord sur le côté nord, puis sur le front du contrefort, en franchissant un étroit défilé. On revient vers le sud, dans le fond d'un petit affluent du rio de Tarma, où des chiens, qui aboient furieusement aux passants, semblent enrager de ne pas les voir, à la façon des *arrie-*

ros, consommer le *pisco* que leur offre le tenancier d'une échoppe misérable.

• • •

Aux approches de Huacapistana, tous les sommets sont verts. Au bord du chemin on commence à découvrir quelques types non équivoques de la flore des tropiques, notamment des musacées du genre *heliconia* à grands épis distiques couleur de sang.

La température fraîche des matins de la Sierra fait place à une atmosphère tiède, encore printanière mais qui présage un prochain été.

Huacapistana est un simple hôtel à l'entrée de la grande forêt. Nous y arrivons vers midi. L'hôtelier, un Péruvien, est un homme obligeant et sans prétentions. Le repas et les chambres sont convenables.

• • •

Après avoir quitté mes vêtements d'hiver et fait endosser un costume blanc à Edilberto je ne tardai pas à reprendre la route du Chanchamayo.

Le paysage, maintenant, change à vue d'œil. En moins d'une heure, on est dans la *montana*, en pleine forêt tropicale. Celle-ci, pourtant, au moment où elle va déployer toutes ses richesses, semble avoir voulu se retrancher derrière un portique digne d'elle. La vallée se resserre, le Rio de Tarma passe par une gorge étroite et profonde où le chemin est taillé tout entier dans le rocher, comme à l'entrée du Désert de la Grande Chartreuse. A travers l'échancrure de la gorge, on voit une montagne en forme de pain

de sucre, appelée pour ce motif *Pan de Azucar*, revêtue de la base au sommet d'une végétation tellement touffue qu'elle semble un arbre unique, une sorte de pylone de verdure dressé à la porte d'un jardin de fées.

Le granit fait place au calcaire noir à veines de quartz blanc. Dans le riche cadre où il se montre ici il produit un effet de grandeur solennelle et recueillie tout à fait pénétrant.

* * *

Vers quatre heures nous sommes à l'octroi de Puntayacu, où le voyageur paye une légère redevance pour le passage de sa personne et de ses bêtes. Excellente institution, puisqu'elle contribue à faire tenir la route dans l'état convenable où nous la voyons. Au Pérou c'est chose si rare !

Bientôt la vallée s'ouvre, l'horizon s'élargit. C'est le chanchamoyo avec ses champs de café et de canne à sucre s'échelonnant jusqu'aux premières pentes des montagnes. Plus haut le paysage reste fièrement drapé dans les restes du manteau que la hache du planteur a échancre à son bord.

* * *

La première *hacienda* est celle de Chaluapuquio, à 295 kilomètres de Lima et à 1,019 mètres d'altitude. Sur un *oropel*, arbre sans feuillage en cette saison mais chargé d'une infinité de belles fleurs écarlates, une curieuse colonie d'oiseaux dont le nom indigène *chihuaco* rend assez bien le cri strident, a suspendu des nids semblables à des réticules

d'environ cinquante centimètres de long. Chaque couple entre par un trou ménagé sur le côté. Ils renouvellent souvent ce manège et ne manquent pas de saluer les passants d'un " chihuaco ! " moitié sympathique, moitié moqueur qui ajoute à l'étrangeté de cette apparition.

Nous voici au Naranjal la plus ancienne *hacienda* conquise sur la forêt. Un Français d'Issoire, M. Monnier, lequel a contribué plus que personne à attirer l'attention sur les richesses du Chanchamayo en fit l'acquisition il y a quelques années. Ses magnifiques champs de cannes à sucre s'étendent des deux côtés du rio de Tarma. La maison du maître, l'usine et ses dépendances sont sur la rive gauche, on y accède par un pont suspendu.

Dès que j'ai franchi le pont, je suis accueilli par le gérant M. Delaney, un Irlandais populaire dans toute la région sous le nom familier de Don Santiago. Les domestiques s'évertuent à m'installer un lit, une moustiquaire, un lavabo. L'accueil est empressé, d'une courtoisie irréprochable.

• • •

Le lendemain matin, quand je fus prêt à partir, le soleil était déjà haut et dardait des rayons brûlants sur la cour du Naranjal. L'étape de la journée devant être longue, il fallait se presser.

L'ombre des grands arbres, chargés de lianes, nous protège durant notre première heure de trajet. Nous traversons deux *haciendas* et un petit *pueblo*, qui a pris le nom sonore de La Libertad. Un peu au-delà, nous laissons à droite la piste de Vitoc, gros bourg indien de la vallée du Tulumayo.

A Sañ Ramon, nous franchissons, sur un pont suspendu, le Tulumayo, un peu au-dessus de son confluent avec le rio de Tarma. La réunion de ces rivières forme le Chanchamayo.

Edilberto était fatigué. Son tempérament *serrano* l'exposait plus que personne aux fièvres de la *montana*. Je crus prudent de l'envoyer directement à La Merced, y prendre un purgatif en attendant mon arrivée. J'avais le désir de remonter la rive droite du Tulumayo pour visiter les ruines d'une *hacienda* fondée là il y a une trentaine d'années, par des Français, à laquelle se rattachaient pour moi des souvenirs de famille.

• • •

Elle s'appelait alors La Esperanza, un nom qu'elle ne réalisa pas. Elle fut achetée dans la suite à vil prix et son acquéreur se contenta de laisser tomber en ruine les bâtiments. La forêt se chargea de reprendre les champs de cannes et les plantations de café.

Le nom même de La Esperanza fut oublié. Il fallut la rencontre d'un Allemand qui avait connu les anciens maîtres pour me diriger dans le sentier, envahi par les broussailles, vers " Los Catorce ", comme on appelle maintenant ce coin abandonné de la vallée du Tulumayo, en souvenir de *quatorze* Italiens qui avaient été un moment les acquéreurs du terrain.

C'est dans ce trajet que je me trouvai pour la première fois en présence d'un des joyaux dont le Créateur a doté la forêt tropicale. Un papillon au vol mou de la chauve souris et de même envergure mais ayant pour ailes une nacre

d'azur aux reflets d'une douceur incomparable folâtrait parmi les polypodes et les sélaginelles, dans l'ombre des arbres géants chargés de lianes penchées sur la rivière. C'était un *morpho*, le roi des papillons. Je ne l'avais admiré jusque-là que dans les musées. Vu en liberté, dans le décor que la Providence lui a créé et qui est si bien assorti à sa magnificence, il produit la mystérieuse impression des grandes choses, comme les haute sommets, comme la nuit étoilée, et on est tenté de s'écrier. " Vraiment Dieu était là, et je ne le savais pas. "

* * *

Cette région, il y a une cinquantaine d'années, était encore disputée aux Péruviens par les sauvages de la Forêt.

Pour mettre à l'abri de leurs flèches les colons qu'il voulait établir sur le Tulumayo, le président Ramon Castillo fit construire un fortin sur la rive gauche et y plaça une garnison (1847). Un petit village se forma tout autour ayant pour patron San Ramon, en souvenir du président. Depuis cette époque, les Indiens ont définitivement abandonné la vallée pour se retirer dans l'intérieur de la forêt.

Après une heure de chevauchée à l'ombre, je fis franchir à ma monture un petit ruisseau, sous une voûte basse de plantes grimpantes, et je me trouvai sur les ruines de l'*hacienda*. Les herbes folles y abondent, parmi de grandes ombellifères desséchées et des buissons que les vignes vierges et les ipomées envahissent. La porte cintrée, en pierres de taille, est encore debout. Dans la cour, un oranger est chargé d'oranges, petites et amères. A côté, des Cholos ont

un *tambo* en roseaux, où ils viennent, sans doute, passer la nuit quand ils travaillent dans les environs.

Pendant que le cheval broute quelques mauvaises herbes, je parcours les ruines, muets témoins de tant d'espérances et de tant de déceptions. Une indicible émotion me gagne. Devant moi surgissent, dans une vision poignante, des êtres chéris qui ont laissé là comme une partie de leur âme. Des larmes me montent aux yeux. Je suis soulagé de les voir couler sur ce sol. Elles s'y mêleront à d'autres qui y sont tombées et que je crois voir couler encore. Enfin, las de contenir en moi-même un flot de sentiments qui me gonflent la poitrine et me compriment le cœur, je me laisse choir à genoux dans les herbes desséchées et les tiges d'ombellifères qui se brisent avec des craquements pareils à des soupirs, et j'adresse à Dieu une prière pour ceux qui ne sont plus et pour ceux qui luttent encore. *De profundis ! Miserere mei, Deus !...*

* * *

Quand je repars, le soleil est brûlant sur cette végétation basse que la forêt n'a qu'imparfaitement reconquise. Une nuée de papillons de toutes les couleurs qui se poursuivent et s'entre-croisent, met, dans les tons fatigués des herbes et des buissons, un chatolement capiteux qui achève de me faire désirer l'ombre. Je la trouvai au bord du Tulumayo.

Quoique pressé par l'heure, je laisse la bride sur le cou de mon cheval et je m'abandonne à mon rêve. Apaisée par a prière, à présent ma pensée coule à pleins bords, comme

la limpide et profonde rivière dont je voyais, à travers les grands arbres de la forêt, les flots tourner et descendre avec moi vers le fond de la vallée.

Midi était passé quand je franchis, sans descendre de mon cheval le pont suspendu de La Herrera que la *Peruvian Corporation* a jeté sur le Chanchamayo. Son nom, dit-on, rappelle une fonderie de fer, que les Indiens, avec les moyens primitifs dont ils disposaient, avaient établie là, du temps des Espagnols. Des deux côtés de la rivière d'anciens défrichements, aujourd'hui incultes, rendent le trajet fatigant, au chaud soleil de midi. Aussi vis-je avec satisfaction l'oropel fleuri et les maisons en couverture de tôle qui, sur un tertre d'une trentaine de mètres au-dessus de la rivière m'annonçaient, vers une heure de l'après-midi, que j'étais arrivé à La Merced.

* * *

Ediberto m'attendait à la succursale que les frères Præli ont au chef-lieu du Chanchamayo. Le gérant, M. Salerno, sa femme et son fils me tinrent compagnie au déjeuner. Pendant ce temps, les commis de mon hôte étaient en campagne pour me trouver un guide. Edilberto ne suffisait plus, à partir d'ici. Le guide que mes amis de Lima n'avaient retenu par dépêche, se trouvait aux prises avec la fièvre.

C'est cette même fièvre, implantée en souveraine à La Merced, depuis quelques années, qui me faisait désirer de quitter, dans l'après-midi même, le foyer de la contagion où les exigences de ma route m'obligeaient à passer.

(À SUIVRE)

A.FRIQUE

LA CHASSE AU PORC-ÉPIC
DANS LA RÉGION DES GRANDS LACS

Lettre du R. P. PINEAU, des Pères Blancs,
missionnaire au Tanganika

LE porc-épic, disent les *Manuels d'histoire naturelle*, est un mammifère rongeur, de la famille des hystricidés, ayant son habitat dans les régions chaudes de l'ancien Monde. Ce qui constitue sa caractéristique, ce sont les longs et forts piquants dont son corps bas et trapu est couvert dans la région dorsale. Ces piquants, longs de 25 à 30 centimètres, sont ses armes de défense, car il les redresse à volonté. Les indigènes de la région du Tanganika croient même qu'il les lance, comme autant de flèches, contre son agresseur.

* * *

Le porc-épic se montre rarement en plein jour; il ne sort de son terrier qu'à la faveur des ténèbres pour chercher sa nourriture: fruits et racines. L'espèce que l'on rencontre dans la zone tropicale africaine porte le nom de *hystrix galeata*.

Les terriers qu'il habite varient beaucoup de grandeur et de forme, car il ne s'abrite que dans des logis d'emprunt. On le trouve généralement dans les galeries souterraines creusées par le tamanoir (grand fourmilier) ou le pangolin.

Ces galeries sont le plus souvent en terrain plat, sablonneux ; on en rencontre aussi dans les montagnes, au milieu des rochers. Ces derniers atteignent de telles dimensions que des chasseurs m'ont affirmé pouvoir s'y tenir debout. Trois ou quatre ouvertures donnent accès dans autant de couloirs qui convergent vers un centre où est ménagée une place assez grande pour que le mâle, la femelle et les petits puissent y demeurer et s'y reposer à l'aise. C'est dans cette cachette que le chasseur doit aller chercher le porc-épic, nous allons voir au prix de quelles fatigues et parfois de quels dangers.

* * *

Quand un indigène, dans ses multiples promenades à travers la brousse, muni de sa lance, de son arc et de ses flèches, découvre une de ces galeries souterraines — et on les reconnaît à l'amoncellement de la terre extraite de l'intérieur — il examine d'abord chacune des issues pour y chercher les traces de l'animal. S'il remarque que la bête n'est pas sortie il revient au village annoncer la nouvelle à ses amis. On apprête alors des piquets en grand nombre, on aiguise les lances et les flèches. Celui qui doit attaquer la bête dans son gîte ne se réserve qu'une petite lance étroite, effilée, large d'environ deux centimètres, montée sur une hampe assez courte ne dépassant pas un demi-mètre. C'est avec cette arme qu'il entrera sous terre.

Tout naturellement on se munit de *dawa*, gris-gris de

toute sorte, qui sont réputés avoir une vertu protectrice. Les chasseurs se font faire sur les bras des incisions sur lesquelles est versée par le sorcier une infusion d'herbe magique. Et ainsi tout est prêt.

* * *

Le lendemain on part dès l'aube, car la chasse est parfois longue et difficile.

Arrivé à la tanière indiquée, le chasseur principal choisit la porte la plus large pour pénétrer dans le souterrain; on bouche toutes les autres entrées avec des piquets. Après s'être débarrassé de ses vêtements, muni uniquement de sa petite lance, il avance en rampant et s'enfonce de plus en plus sous terre. Au-dessus de la seule ouverture laissée libre, plusieurs hommes sont postés en faction, la lance au poing, prêts à transpercer l'animal s'il tente de sortir.

De temps en temps on interpelle le chasseur qui, maintenant s'en va à tâtons, l'oreille au guet, dans les galeries obscures :

“ — Eh ! bien, cela va-t-il ? ”

Alors du fond du souterrain, on entend un *hou hou* prolongé, qui veut dire : je me porte bien.

Si le porc-épic est dans son terrier, il ne tarde pas à pressentir le danger, il frappe alors la terre de ses pattes de devant. Le chasseur qui entend ce bruit de bonne augure se réjouit et continue d'avancer doucement, toujours à plat ventre. Quand il perçoit le bruyant reniflement par lequel la bête effrayée semble vouloir tenir son ennemi en respect, il étend la main gauche pour saisir sa tête tandis que de la main droite il cherche à la piquer avec sa lance, qu'il retire

aussitôt de la blessure. Puis, s'aplatissant autant que possible, il laisse passer sur son dos le porc-épic blessé fuyant vers l'ouverture où il est achevé par les autres chasseurs.

Mais les choses ne se passent pas toujours aussi simplement. Souvent le porc-épic, percevant le léger bruit que fait le chasseur en se glissant, cherche à s'enfuir dans les galeries rayonnantes. Les trouvant bouchées à leur extrémité, il revient sur ses pas pour recommencer sa course dans une autre direction et ce n'est que par adresse et au passage que le chasseur peut lui donner son coup de lance. Quelquefois la lutte dure plus d'une heure, toujours dans l'obscurité et l'étouffement provoqué par le manque d'air.

* * *

J'ai eu l'occasion d'assister un jour à une chasse des plus mouvementées.

Le chasseur émérite (un jeune homme de dix-huit ans) resta une première fois plus d'une heure et demie dans les galeries, où il parvint à tuer, d'un seul coup de lance, la plus belle pièce que j'ai vue. Après un instant de repos, il rentra sous terre à deux nouvelles reprises, et chaque fois revint avec un animal tué.

Quand il sortit pour la troisième fois, il était plus mort que vif. Ses amis furent obligés de le coucher sous de frais ombrages où peu à peu il reprit assez de forces pour rentrer au village. Il y fut reçu en triomphateur.

* * *

J'ai dit que le porc-épic n'est pas le seul animal à chercher refuge dans les antres souterrains. Le léopard, l'hyène,

le sanglier, s'y rencontrent parfois. Très fréquemment, surtout à la saison pluvieuse, on y trouve aussi le python ou d'autres gros serpents encore plus dangereux à cause de leur venin.

Dernièrement, près de Karéma, un enfant d'une quinzaine d'années étant entré dans une caverne pour y chasser le porc-épic n'en revint pas. Comme il n'y avait avec lui que deux hommes, on ne put creuser assez vite pour lui porter secours.

Quand une troupe d'amis revint ensuite avec des pioches, on ne trouva même plus trace du jeune chasseur. Son père affolé s'enfonça en courant dans la forêt et, de lui, on n'eut jamais de nouvelles. Il est probable qu'il fut dévoré par le fauve qui avait emporté son fils.

* * *

Mais les indigènes aiment tant la viande et surtout celle de porc-épic que, malgré tous ces dangers, il se trouvera toujours parmi eux des hommes assez hardis pour pratiquer cette chasse.

Ne sont-ils pas, d'ailleurs, assurés (je parle des païens) que leurs gris-gris les préserveront de tout malheur ? Et si on leur met sous les yeux maints exemples de morts tragiques, comme celle dont je viens de parler, ils vous répondront par ce mot fataliste : " Ceux qui sont morts avaient été ensorcelés et le diable a été plus fort que leurs remèdes ! "
